



Patrimoine
Universitaire
Nord-Pas de
Calais

Enseigner Recherche



Enseigner
Rechercher



Patrimoine
Universitaire
Nord-Pas de
Calais

SOMMAIRE

Le patrimoine universitaire régional

par Nabil El-Haggar

P.6

De Pasteur à aujourd'hui : un « modèle lillois » de la recherche scientifique ?

par Nabil El-Haggar, Isam Shahrour et Antoine Matrimon

P.10

Patrimoine et enseignement de la physique à la Faculté des Sciences de Lille

par Guy Séguier

P.16

Les collections du laboratoire des sciences végétales et fongiques de la Faculté des Sciences pharmaceutiques et biologiques de l'Université Lille 2

par Régis Courtecuisse

P.22

Enseigner, Rechercher - L'évolution des usages du patrimoine de la Faculté des Lettres à l'Université Lille 3

par Hervé Leuwers et Constance Bienaimé

P.34

Enseignement des sciences et formation des maîtres : l'Ecole normale d'Instituteurs de Douai (1833-1990)

par Johann-Günther Egginger

P.46

Historique des universités de la Région Nord-Pas de Calais

par Jean-François Condette

P.58

Le patrimoine universitaire régional

Par Nabil El-Haggar

7

La question du patrimoine universitaire est oubliée et négligée depuis trop longtemps, ce qui ne pouvait que conduire à la défiance que l'on connaît d'une bonne partie des universités françaises en matière de conservation et de valorisation de leur patrimoine.

Aujourd'hui, on note une prise de conscience de l'importance du patrimoine culturel et scientifique des universités en ce qui concerne le patrimoine hérité et, dans une moindre mesure, le patrimoine en émergence.

Si cette prise de conscience est nécessaire, le patrimoine culturel et scientifique reste une question dont personne ne nie l'importance mais que l'on classe souvent comme « non prioritaire », autrement dit, non indispensable à notre « survie ». Il relève de ces « objets » dont on peut se passer, dont nous n'avons pas besoin pour « avancer » ! Cet état de fait concerne souvent les questions culturelles dont, nous l'avons dit, personne ne nie l'importance, mais qui sont rarement considérées et traitées comme prioritaires.

Et, de fait, ce qui n'est pas reconnu comme prioritaire est classé comme secondaire. La question du patrimoine, comme toutes celles dites « secondaires », est victime de « l'important » qui s'impose en « dominant prioritaire ». C'est évidemment le cercle vicieux qui empêche la prise en charge et le développement de tant de questions inhérentes au développement humain. Le combat pour la sauvegarde et la valorisation du patrimoine scientifique universitaire en France en est à ses débuts et ne progressera que si le patrimoine est déclaré comme une priorité politique dans chaque université.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

31 juillet 1559
Promulgation des Lettres de fondation de l'Université de Douai par le pape Paul IV

15 septembre 1793
Suppression de l'Université de Douai par la Convention

17 mars 1808
Rétablissement de la Faculté des Lettres à Douai (suppression à la Restauration)

22 août 1854
Réapparition de la Faculté des Lettres à Douai et création de la Faculté des Sciences de Lille

28 avril 1865
Création d'une Faculté de Droit à Douai

12 novembre 1875
L'école préparatoire de médecine et de pharmacie de Lille devient une Faculté

Le sens de l'héritage

La conservation et la valorisation du patrimoine, c'est avant tout un acte de partage et une appropriation de l'héritage. L'appropriation du passé s'avère plus que jamais nécessaire pour faire société, se parler et mieux se connaître. Elle est nécessaire pour nous armer contre les barbaries du présent. Car, à chaque époque et à tout moment, un vide peut naître de la barbarie d'un présent arrogant qui s'exerce sur le passé. L'écrivain italien Giuseppe Pontiggia disait : « rendre flou le passé ne peut que dilater le vide du présent ».

Paul Ricœur décrit le phénomène d'usure et d'érosion que l'unique civilisation mondiale exerce sur les grandes civilisations du passé et « qui, entre autres effets inquiétants, se traduit par la diffusion sous nos yeux d'une civilisation de pacotille qui est la contrepartie dérisoire de ce que j'appelle la culture élémentaire »¹. Cela vaut autant pour le patrimoine artistique que pour l'héritage culturel et scientifique, matériel et immatériel des universités.

Toujours selon Paul Ricœur : « C'est à partir d'une analyse subtile de l'expérience individuelle d'appartenir à un groupe, et sur la base de l'enseignement reçu des autres, que la mémoire individuelle prend possession d'elle-même... Dans ce contexte, le témoignage n'est pas considéré en tant que proféré par quelqu'un en vue d'être recueilli par un autre, mais en tant que reçu par moi d'un autre à titre d'information sur le passé. À cet égard, les premiers souvenirs rencontrés sur ce chemin sont les souvenirs partagés, les souvenirs communs. Ils nous permettent d'affirmer qu'en réalité nous ne sommes jamais seuls² ».

¹ Paul Ricœur, « Civilisation universelle et cultures nationales », in *Histoire et vérité*, éd. du Seuil, 1967.

² Paul Ricœur, « De la mémoire et de la réminiscence », in *La mémoire, l'Histoire, l'oubli*, éd. Points Essais, 2003.

22 octobre 1887
Regroupement de toutes les facultés de l'Université
à Lille

10 juillet 1896
Naissance officielle de l'Université de Lille

1966
Création de l'Université de Valenciennes
et du Hainaut-Cambrésis

1970-71
Créations des universités Lille 1, Lille 2 et Lille 3

1992
Créations de l'Université d'Artois et de l'Université
du Littoral-Côte d'Opale

09 janvier 2009
Création de l'Université Lille Nord de France,
Pôle de recherche et d'enseignement supérieur de la
Région Nord-Pas de Calais

Pour plus d'information,
voir historique complet p 58-61

Ce partage du patrimoine, qui fait communauté et société, participe au sentiment nécessaire d'adhésion à un projet car il est vain de vouloir construire l'avenir en faisant abstraction du passé. Le patrimoine scientifique en France n'a pas toujours pu jouer pleinement son rôle de témoin de ce qui a été fait, créé et inventé à l'Université. Il n'a pas pu fournir non plus ce qui est nécessaire à la constitution **de la mémoire collective**, un élément constitutif de la « communauté universitaire ».

La question de l'héritage est un bon indicateur de l'importance que prend cette culture « élémentaire » dans nos universités.

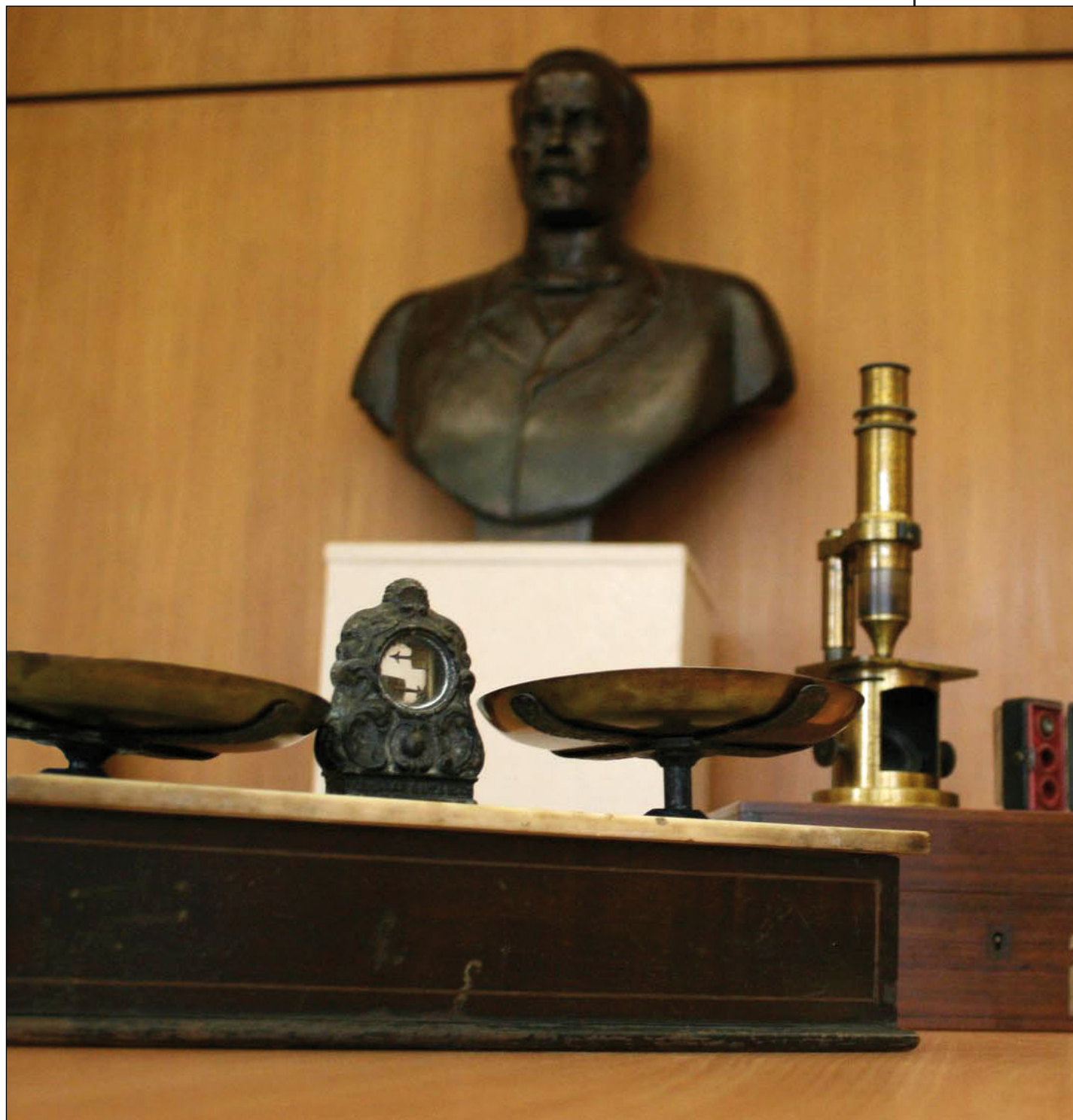
Nous savons que la modernité qui rompt avec le passé est contraire au progrès.

L'appropriation du patrimoine par chacun d'entre nous participe à faire société, à enrichir une communauté universitaire qui a tendance à moins partager la construction d'une vision du monde que les résultats des évaluations des uns et des autres.

Il est vrai que l'institution universitaire n'a jamais excellé en matière de communication, néanmoins, sa volonté de faire connaître, à la Cité et à l'ensemble de nos concitoyens, les richesses des productions universitaires est bien réelle.

Cette plaquette commune aux six universités publiques de la région Nord - Pas-de-Calais est une première initiative collective dont l'ambition est de faire connaître le riche patrimoine universitaire régional à l'ensemble de nos concitoyens.

Désormais, notre politique concernant la culture et le patrimoine scientifiques dans la Région Nord-Pas de Calais est portée par le PRES Université Lille Nord de France.



Par Nabil El-Haggar, Isam Shahrour
et Antoine Matrimon

De Pasteur à aujourd'hui : « un modèle lillois » de la recherche scientifique ?

¹ Harry W. Paul, *From knowledge to Power. The rise of the science empire in France. 1860-1939*, Cambridge, CUP, 1985.

² Cette découverte est faite au même moment par William Crookes en Angleterre.

Buste de Louis Pasteur par Paul Belmondo, Balance de Louis Pasteur, Microscope de Louis Pasteur.

Collection de l'Université Lille 1.
Photo : Julien Gilman

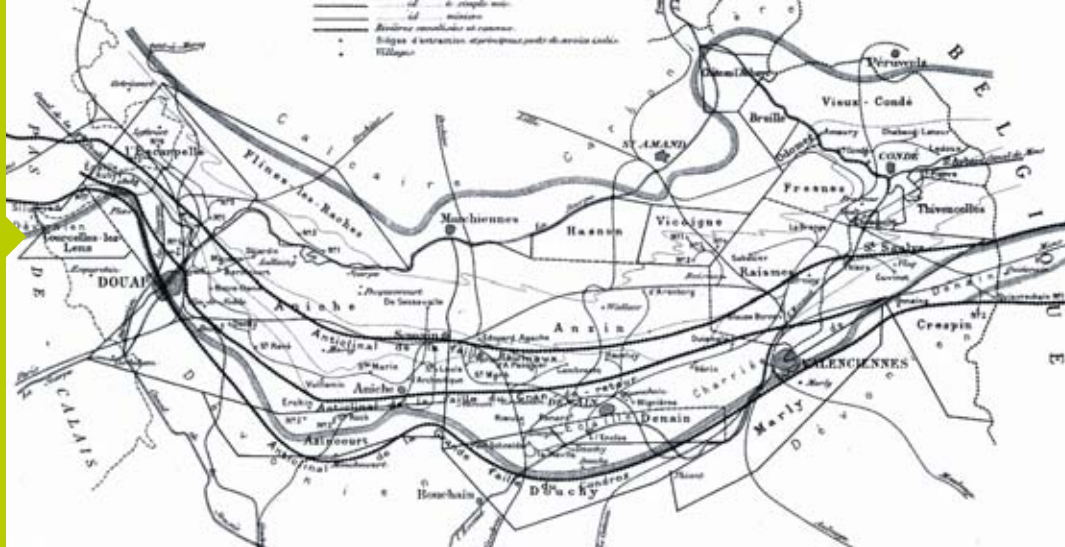
Dès sa création, la Faculté des Sciences de Lille se distingue comme un centre de recherche et d'innovation important et reconnu. Dans son ouvrage sur le développement de la science en France ¹ au XIX^e siècle, l'historien des sciences américain Harry W. Paul parle d'un « modèle lillois » de la recherche.

La Faculté des Sciences de Lille est fondée en 1854. L'État souhaite alors répondre aux besoins d'une industrie régionale en pleine croissance. Le premier doyen de cette nouvelle institution est Louis Pasteur, jeune chimiste à la carrière prometteuse. Il mène des recherches sur la fermentation alcoolique du sucre et veut aider les industriels à obtenir de meilleurs rendements pour la production d'alcool. Pasteur comprend que la fermentation n'est pas due à une réaction chimique mais à un microorganisme : la levure. Grâce à cette découverte, il fonde la microbiologie. Sa carrière prestigieuse se poursuivra dans la continuité de ses travaux menés à Lille durant son court décanat de 3 ans (1854-1857).

Parmi les chimistes successeurs de Pasteur, citons Charles Viollette qui, durant sa longue carrière à Lille, poursuit la collaboration avec les industries locales dans les domaines des teintures et de la distillerie du sucre de betterave, comme son illustre prédécesseur. Les instruments scientifiques utilisés par Pasteur sont aujourd'hui un patrimoine précieux de l'Université Lille 1.

D'autres scientifiques lillois mènent aussi des recherches en collaboration avec le milieu économique local. Claude Lamy, professeur de physique à la Faculté des Sciences de Lille, caractérise en 1862 un nouveau métal : le thallium ². Pour cette découverte importante, il bénéficie de la mise à disposition des infrastructures de Charles-Frédéric Kuhl-

Carte du Bassin Houiller du Nord par Charles Barrois, extrait de *Lille et la région Nord en 1909*, vol. 2, Lille, imp. L.Danel, 1909, p.176.



12

mann, chimiste et industriel lillois. Il utilise la spectroscopie, technique nouvelle dont on commence seulement à envisager la potentialité à l'époque.

En 1864, une chaire de géologie est créée au sein de la Faculté des Sciences de Lille, son premier titulaire est Jules Gosselet. L'industrie de l'extraction minière du charbon est alors en plein développement dans la région. À travers ses recherches, Gosselet démontre que le bassin minier du Pas-de-Calais s'oriente vers le nord-ouest et non pas vers l'ouest comme le pensaient les industriels. Son élève Charles Barrois fait un inventaire minutieux de la structure du gisement houiller qui apparaît comme une succession complexe de couches, de plis et de failles. Ces découvertes permettent le développement de cette industrie essentielle pour la production d'énergie à l'époque. L'école de géologie lilloise sera également connue dans le monde entier pour ses recherches sur la genèse du charbon.

Les sciences appliquées ne sont pas les seules à être étudiées à la Faculté des Sciences. Le premier mathématicien de renommée internationale ayant exercé à Lille est Joseph Boussinesq. Il mène des recherches fructueuses sur la dynamique des fluides et leur modélisation théorique. En 1887, Paul Painlevé est nommé comme chargé de cours à Lille. Malgré son jeune âge, c'est déjà un mathématicien reconnu pour ses études sur la théorie des fonctions analytiques appliquées aux équations différentielles. Il poursuit ses recherches sur ce thème durant son passage à Lille fondant ainsi l'école des mathématiques lilloises qui se prolongera grâce à d'autres grands scientifiques comme Émile Borel, Albert Châtelet, Henri Cartan et d'autres, dont certains seront impliqués dans



Institut de Mécanique des Fluides de Lille en Construction (1929).

Source : Fonds Commun des l'Université de Lille.

le groupe Bourbaki, association de mathématiciens qui a révolutionné cette discipline au XX^e siècle.

Durant la première moitié du XX^e siècle, des instituts ayant pour missions la formation d'ingénieurs diplômés de l'Université et une recherche appliquée de pointe sont créés. Citons notamment l'Institut électrotechnique (1904) et l'Institut de mécanique des fluides (1929) dont le fondateur est Joseph Kampé de Fériet, alors professeur de physique à la Faculté des Sciences. À l'époque, l'État veut assurer le développement de l'industrie aéronautique en France. Cet Institut sera ensuite intégré à l'Office national d'études et de recherches aérospatiales.

C'est également Kampé de Fériet qui est à l'origine de la création de l'Observatoire astronomique de l'Université de Lille en 1934. Cet équipement était nécessaire pour l'astronomie mais aussi pour effectuer des mesures météorologiques et sismologiques.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'Université Lille 1 est créée³. La recherche en électronique est alors en plein développement. Robert Gabillard est nommé professeur dans cette discipline en 1959. Ses premières recherches à Lille portent sur la prospection minière et pétrolière par analyse de la diffusion d'ondes électromagnétiques dans le sol. Le laboratoire qu'il dirige développe alors un système automatique pour la conduite d'un métro. Ce système est mis en place en collaboration avec des industriels, ce qui permet la mise en service du premier métro automatique au monde en 1983 : le VAL.

Toujours après-guerre, la biologie est une autre discipline qui connaît de grandes évolutions. À Lille, la biochimie devient un domaine impor-

³ Elle a porté successivement les noms USTL et Université Lille 1

Grand équatorial de l'Observatoire de Lille. Cette lunette astronomique a été construite à titre privé en 1909 à la demande de Robert Jonckheere puis rachetée par l'Université de Lille en 1934. Elle est toujours utilisée pour l'enseignement et la recherche.



tant de recherches à cette période. Ainsi, René Defretin travaille avec Jean Montreuil sur les acides aminés et les glucides des mucoprotéines de tube d'annélides. Ce même Jean Montreuil fera des publications importantes sur les glycoprotéines isolées du lait de femme. Aujourd'hui professeur émérite de l'Université Lille 1, il est actuellement correspondant de l'Académie des Sciences.

Ces dernières années, la recherche a connu une forte restructuration avec une volonté de la penser au niveau régional. Ainsi, des laboratoires communs ont été créés par le regroupement des équipes et des laboratoires des universités et des écoles de la région, souvent en partenariat avec des organismes de recherche. Des écoles doctorales régionales ont été mises en place. Ce regroupement a été encouragé par la volonté de l'Etat et des collectivités de faire émerger dans la région des pôles de recherche de visibilité internationale. La création en janvier 2009 du PRES (Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur) Université Lille Nord de France regroupant les établissements d'enseignement supérieur et de recherche publics et privés de la région constitue un pas majeur dans la structuration de la recherche.

Sur le site de la Cité Scientifique, la structuration de la recherche a été particulièrement forte. Elle a été opérée par le regroupement des laboratoires en secteurs et en instituts. L'ensemble de ces secteurs et instituts sont générateurs d'un patrimoine en devenir qui accompagne, au quotidien, les enseignants-chercheurs autant dans leurs expériences de laboratoires que dans les démonstrations nécessaires à l'enseignement.

Aujourd'hui, Lille 1, forte de ses nombreux partenariats, constitue un pôle scientifique et technologique de tout premier plan au niveau



Fluxmètre thermique (1980), invention de Pierre Théry, professeur à l'Université Lille 1. Ce prototype se compose d'une feuille de polyamide recouverte d'une pellicule de constantan puis d'une pellicule de cuivre. Il y a donc une alternance régulière des métaux qui permet de créer un thermocouple de très faible épaisseur. Toute énergie thermique transmise à travers la feuille se traduit directement en différence de potentiel électrique.

Collection de l'Université Lille 1.

Maquette du schéma d'aménagement et de développement de la Cité Scientifique de Villeneuve d'Ascq (1990). Architectes Urbanistes : L. Delemazure, D. Bernard, M. Bouquet.



national et international. Ses laboratoires sont en grande partie associés aux organismes de recherche. Ils regroupent un millier de chercheurs/enseignants-chercheurs et un millier de doctorants. Les laboratoires sont dotés d'un équipement scientifique et de plateformes technologiques aux performances remarquables tant au niveau national qu'international. Ils ont une activité recherche largement ouverte à l'international qui se mesure à travers la mise en place de six laboratoires européens et internationaux, une large participation aux projets européens et internationaux.

Une priorité a été donnée au développement des recherches pluridisciplinaires entre ses principaux secteurs, notamment la biologie, la physique, la chimie, l'électronique, l'informatique, la mécanique et les mathématiques. Ces dernières années, la recherche a été marquée aussi par une forte implication dans le développement économique et social. Les laboratoires sont très impliqués dans les pôles de compétitivité et d'excellence. Ils participent à la dynamique des quatre parcs scientifiques et technologiques de la métropole.

Nous avons ainsi montré à quel point le patrimoine a été intimement lié aux progrès de la recherche universitaire au cours de ces deux derniers siècles. Notons aussi qu'il a été fortement malmené, voire perdu.

Le paysage actuel de la recherche universitaire a beaucoup évolué ces dernières décennies. Celle-ci engendre un patrimoine en devenir qui sera différent car il est issu de la recherche d'aujourd'hui.

Désormais, il nous appartient de ne pas reproduire les erreurs du passé et de veiller à la conservation de ce patrimoine en constitution.

Patrimoine et enseignement de la physique à la Faculté des Sciences de Lille

Par Guy Séguier

16

Des travaux d'inventaire des appareils de mesure et d'observation hérités de l'ancienne Faculté des Sciences de Lille sont menés à l'Université Lille 1 depuis une dizaine d'années. Cet inventaire vient s'ajouter aux collections de géologie, de botanique et de zoologie accumulées depuis la création de la Faculté en 1854 pour enrichir notre patrimoine.

Il s'agit de trouver, remettre en état et caractériser les anciens appareils de mise en évidence et de quantification des phénomènes physiques. On trouve ces appareils surtout à l'UFR de Physique, mais il en vient aussi d'Électrotechnique, d'Électronique de Biologie, de Chimie, de Mécanique... de tous les points de l'Université Lille 1.

Fin 2009, nous en sommes à 780 appareils inventoriés. 400 sont antérieurs à la guerre de 1939 dont 150 antérieurs à celle de 1914.

Cet inventaire permet de se faire une idée des appareils utilisés en :

- expériences dans les salles de cours
- travaux pratiques par les étudiants
- recherche par les enseignants-chercheurs

Les expériences de cours

Les longues tables placées en bas des amphithéâtres étaient destinées à recevoir, durant ou après les cours, les expériences illustrant celles-ci. C'était d'ailleurs l'une des tâches spécifiques des assistants d'aider le professeur dans la préparation et le déroulement de ces démonstrations.

Lors de la venue de la Faculté des Sciences à Villeneuve d'Ascq en 1968-70, les amphithéâtres ont encore été équipés de ces immenses tables, les



Appareil de Tyndall (vers 1900) : on fait tourner à grande vitesse un tube de laiton rempli d'éther (température d'ébullition $34,5^{\circ}\text{C}$) et fermé par un bouchon. Si on frotte le tube avec un chiffon, le tube s'échauffe, l'éther se vaporise et ... le bouchon saute.

Collection de l'Université Lille 1.

munissant d'arrivées d'eau, de gaz, d'air comprimé, de courant continu et alternatif. Mais ces expériences de cours n'ont guère survécu au déménagement.

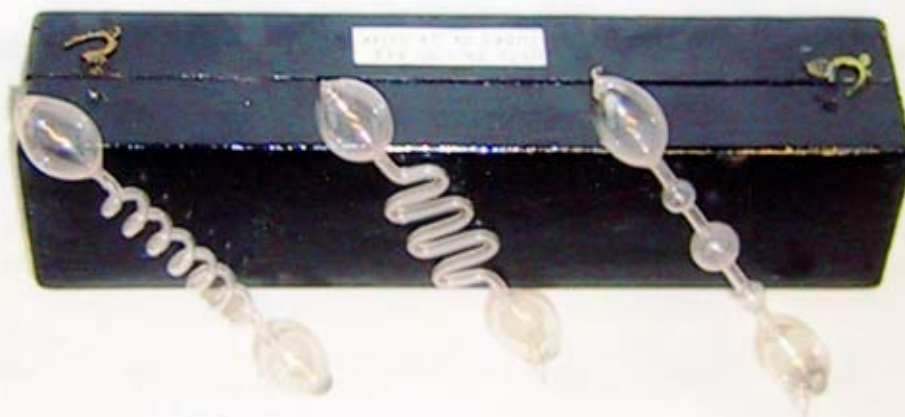
Ces appareils de démonstration étaient spécialement conçus pour ces expériences. Ils étaient construits avec le même soin que les appareils des laboratoires. On les reconnaît souvent à leur taille plus grande pour les rendre visibles de l'auditoire mais surtout au fait qu'ils ne sont pas destinés à faire des mesures. Ils sont destinés à montrer les phénomènes, ou éventuellement les facteurs qui influent sur eux mais non à mesurer l'influence de ces facteurs.

On montrait, par exemple, que les frottements produisent de la chaleur à l'aide de l'appareil de Tyndall.

Pendant une vingtaine d'années, les physiciens ont été étonnés par le passage du courant dans les tubes à gaz raréfiés et la diversité des effets lumineux produits. Ils ont émerveillé leur auditoire par l'illumination de tubes de Geissler très différents par leur forme, la nature et la pression du gaz de remplissage. D'autres tubes visualisent les phénomènes de fluorescence et de phosphorescence.

Pour les expériences où l'on voulait montrer l'existence d'un courant électrique, on a construit des grands ampèremètres, d'abord à aimant mobile, puis à cadre mobile, à cadre vertical. Leur graduation très sommaire était destinée à être vue de loin.

Tubes de Geissler
(fin du XIX^e siècle) :
L'arc électrique
accepte les parcours
les plus sinueux ; il
est plus lumineux
dans les sections plus
étroites et quand la
tension augmente
Collection de l'Université
Lille 1.



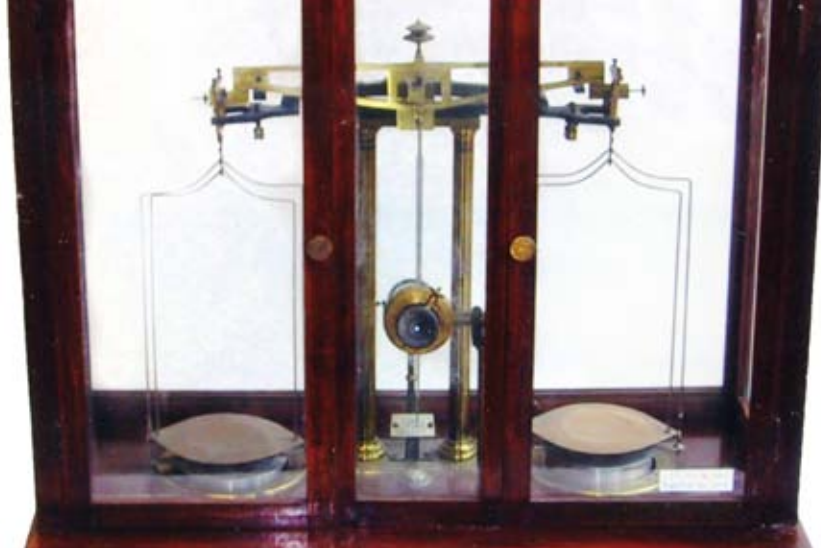
Les appareils de travaux pratiques

Les appareils destinés aux manipulations des étudiants en laboratoire étaient souvent de petites œuvres d'art. Ils utilisaient les bois précieux, le cuivre et le laiton doré, l'ivoire. Ils sont souvent ornés de moulures et de motifs purement décoratifs pour associer la beauté à la fonctionnalité. A noter le recours très fréquent au mercure, métal liquide facilitant la réalisation des contacts électriques mobiles ; certaines manipulations nécessitaient de toucher le mercure.

Le verre a été beaucoup utilisé car il est transparent et a de bonnes propriétés mécaniques : c'est un isolant électrique, il se déforme et se soude facilement. Il était très employé en optique, en électricité et en génie chimique. Dans ces deux derniers domaines, il était d'ailleurs souvent associé au mercure. Plusieurs instituts de la Faculté avaient leur « souffleur de verre » ; il n'en reste plus qu'un seul pour l'ensemble de la Cité Scientifique de Villeneuve d'Ascq.

Un outil extrêmement précieux pour l'identification des appareils de la fin du XIX^e siècle nous été fourni par l'ouvrage intitulé *Traité de Manipulation de physique* édité par Masson en 1896. Il a été rédigé par B.C. Damien, professeur de physique à la Faculté des Sciences de Lille, et R. Paillot, agrégé-chef de travaux pratiques dans cette Faculté.

Ces auteurs décrivent avec précision le principe des manipulations et des appareils utilisés, le mode opératoire, les mesures à relever et les calculs à effectuer.



Balance de Curie de la
Société Générale de
Produits Chimiques
(1895)

Collection de l'Université
Lille 1.



Pompe à vide à diffusion de
mercure (milieu du XX^e siècle)
Collection de l'Université Lille 1.

Nous avons eu la chance de retrouver, souvent intacts, 25 des appareils dessinés dans cet ouvrage.

Dès le début de la Faculté, les appareils utilisés par les étudiants étaient remarquables par la précision des mesures des grandeurs observables par les sens, notamment les masses et les longueurs.

Au fléau des balances était fixée une longue aiguille se déplaçant devant une échelle graduée afin d'ajouter un chiffre significatif quand on avait utilisé les poids plus légers. En plus une lunette permettait d'ajouter un chiffre en observant la position de l'extrémité de l'aiguille entre deux graduations. Evidemment, la balance était enfermée dans une boîte vitrée pour que la respiration de l'opérateur n'altère pas la mesure.

En revanche, on est surpris par l'apparente naïveté des mesures en électricité à la fin du XIX^e siècle. On a mesuré le courant continu avec la boussole des tangentes puis avec des galvanomètres à fil de torsion et à aiguille aimantée. Ce n'est qu'ensuite qu'on est passé au galvanomètre à cadre mobile puis aux appareils qui en découlent. Il ne faut pas oublier que l'intervalle entre la création de la Faculté et le début de la Première Guerre mondiale a vu la naissance de l'électrochimie et de l'électromagnétisme ainsi que l'extraordinaire développement de leurs applications. La « fée électricité » a été la vedette de l'exposition internationale de Paris en 1900.

L'électricité a été une source de progrès considérables pour les autres domaines de la physique en mettant à leur disposition une source de chaleur et de lumière de haute densité et facilement réglable.



D'autre part, la facilité du transfert et de la mesure de l'électricité a conduit à transformer en énergie électrique les autres formes d'énergie, thermique et mécanique notamment, afin de les mesurer.

Un changement analogue s'est produit après la Première Guerre mondiale avec l'électronique. L'émission d'électrons par une cathode chaude et son utilisation dans la diode, la triode et autres tubes à vide ont donné lieu à de nouvelles manipulations de travaux pratiques. Celles-ci portaient sur les caractéristiques de ces tubes et les fonctions qu'ils permettent d'assurer : détection, amplification, modulation et démodulation...

Les enseignements d'Électrotechnique et d'Électronique ont débuté à la Faculté des Sciences de Lille respectivement en 1894 et 1923. L'Institut Électrotechnique a été créé en 1904, celui de Radiotechnique en 1931. De nombreux appareils inventoriés proviennent de ces instituts.

Appareils d'enseignement et/ou de recherche

Tant que les chercheurs ont travaillé sur l'explication et la mesure des phénomènes physiques plus ou moins directement accessibles par les sens, les appareils qu'ils utilisaient ne différaient guère de ceux qui servaient en travaux pratiques. Les photos des laboratoires de recherche de la fin du XIX^e siècle montrent des assemblages d'appareils analogues à ceux utilisés par les étudiants, chaque appareil remplissant une fonction distincte. Ceux des professeurs étaient simplement parfois plus précis ou plus neufs que ceux qu'ils passaient ensuite aux étudiants.

Microscope de Louis Pasteur (1850) :

En voyant le microscope de Louis Pasteur, premier Doyen de la Faculté des Sciences de Lille, on se demande comment il pouvait voir les microbes. Sous la platine porte-objet, il y a le classique miroir concave concentrant sur l'objet la lumière mais celle-ci provenait d'un brûleur à gaz et non d'une puissante lampe électrique. La lampe électrique n'a été inventée par Edison qu'en 1878.

Collection de l'Université Lille 1.



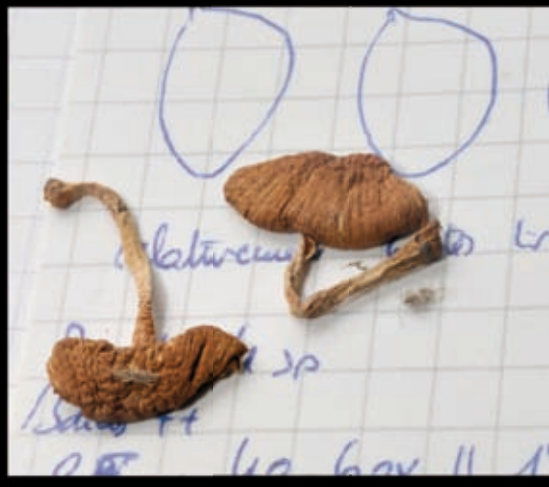
Tube de Crookes à moulinet (début du XX^e siècle) : Pour montrer qu'il se passe « quelques chose » dans les tubes de Crookes, on a construit le tube à moulinet : un petit moulinet peut rouler sur deux tubes en verre. Quand le tube fonctionne, sous l'effet de la « matière radiante » sortant de la cathode et frappant les palettes du moulinet, celui-ci tourne.

Collection de l'Université Lille 1.

Cela a changé avec le développement de l'électronique et surtout, par la suite, de l'informatique. Les informations livrées par le capteur de phénomènes physiques sont traitées, analysées, et le résultat cherché est directement affiché et imprimé. D'autre part, le but recherché nécessite souvent des tensions élevées, des vides poussés... ; cela conduit à des équipements occupant plusieurs mètres carrés au sol, parfois une pièce entière ; on les voit mal sur une table de travaux pratiques. Ces équipements sont longs à assembler et à régler, mais une fois en service, seul le résultat compte sans avoir à connaître toutes les étapes ayant servi à y arriver.

Heureusement, les travaux pratiques utilisent encore des appareils de dimensions acceptables remplissant chacun une fonction bien déterminée. L'étudiant sait ce qu'il observe, comment il le mesure et quelle est la précision du résultat obtenu¹.

¹ Les anciens appareils utilisés en enseignement ou en recherche à la Faculté et inventoriés par L'Association de Solidarité des Anciens de l'Université Lille 1 ne sont pas encore directement accessibles au public. Mais quelques centaines de ces appareils sont présentés sur internet à l'adresse : <http://phymuse.univ-lille1.fr/>



Par Régis Courtecuisse

Les collections du laboratoire des sciences végétales et fongiques

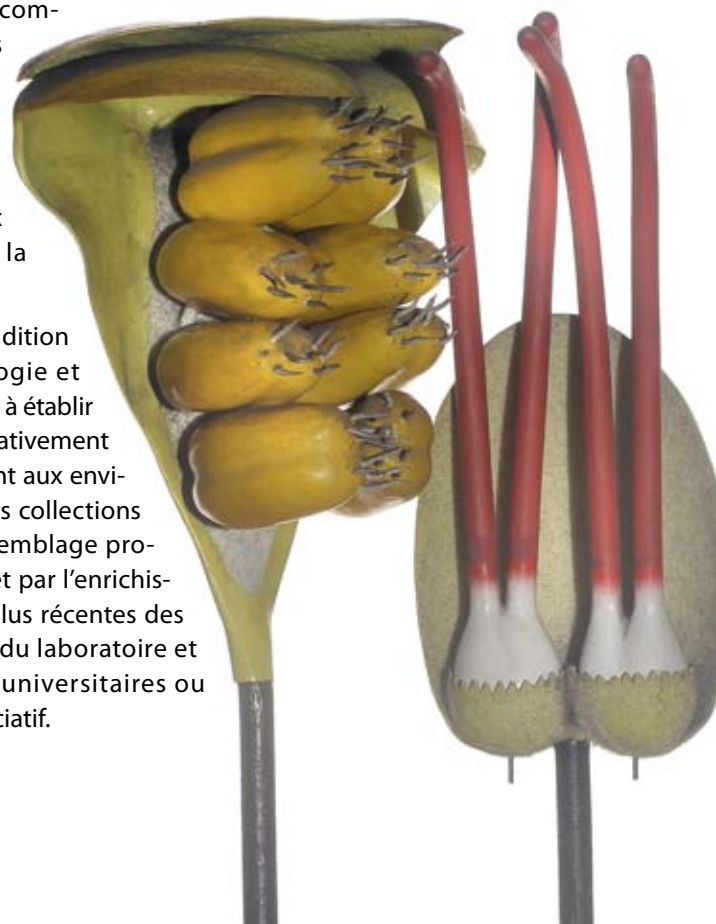
de la Faculté des Sciences pharmaceutiques et
biologiques de l'Université Lille 2

Les collections attachées au laboratoire des sciences végétales et fongiques¹ de la Faculté des Sciences pharmaceutiques et biologiques de l'Université Lille 2 se composent d'éléments variés et représentent un patrimoine d'une grande importance, tant historique que scientifique, ainsi qu'un outil précieux pour l'enseignement et la recherche.

Héritées d'une longue tradition lilloise, dont la chronologie et l'histoire précise resteraient à établir en deçà d'une période relativement contemporaine (remontant aux environs des années 1950), ces collections ont été formées par l'assemblage progressif de fonds anciens et par l'enrichissement lié aux activités plus récentes des enseignants-chercheurs du laboratoire et de leurs collaborateurs, universitaires ou amateurs du monde associatif.

¹ Nouvel intitulé du laboratoire de Botanique

Les maquettes d'organes botaniques (fin XIX^e - début XX^e) constituent un ensemble remarquable, illustrant de manière pédagogique des détails difficiles à présenter, même sur photographies modernes. Ces fleurs de noisetiers en sont de bons exemples.



Si les « leçons de choses » ont disparu des programmes de l'enseignement secondaire, des herbiers anciens témoignent de l'enseignement actif de la Botanique auprès des jeunes élèves de l'ancien temps, y compris dans notre région.



De l'usage des Collections

Dès le XIX^e siècle, les naturalistes se sont consacrés à la création de collections de références, indispensables aux comparaisons et aux progrès raisonnés dans le domaine des sciences descriptives. Les règles de nomenclature en vigueur imposent actuellement le dépôt de **spécimens de référence** dans un herbier ou une collection officielle, lors de toute création de taxon nouveau (notion d'*holotype*), entretenant ainsi un des intérêts des collections.

Au delà de ce rôle de référentiel, les collections sont devenues des **outils de laboratoire** : on peut les considérer comme un moyen de consolider les recherches modernes dans le domaine du vivant.

L'un de leurs avantages est de rassembler, en toute saison, des échantillons aux diverses phases de leur évolution et de leur développement. Ces derniers sont consultables aussi souvent que nécessaire, ce qui permet d'envisager des recherches adaptées aux **progrès de la systématique et de la taxonomie**². C'est bien souvent la révision des spécimens d'herbier qui permet d'avancer, de manière décisive, dans la mise au point des connaissances concernant un groupe particulier.

² Science de la classification des êtres vivants qui a pour objet de les décrire et de les regrouper en entités appelées taxons (familles, genres, espèces, etc.) afin de pouvoir les nommer et les classer.



Si elles ont été privées de leur étiquette au fil du temps, certaines parts doivent être ré-attribuées par une « enquête » mettant à profit le matériel utilisé (papier, colle, etc.). La beauté de certains échantillons, pourtant vieux de près de 2 siècles, reste également fascinante.

Les techniques modernes d'investigation sont applicables aux spécimens conservés de longue date et il est possible, sous certaines conditions, d'envisager des recherches de biologie moléculaire, aboutissant à la **compréhension phylogénétique** des groupes en question, sur matériel d'herbier. Les chercheurs sont ainsi de plus en plus souvent amenés à consulter les herbiers pour résoudre les questions taxonomiques et nomenclaturales.

Les herbiers permettent également de contribuer à l'établissement d'**inventaires** aussi exhaustifs que possible : ce sont des **témoins des biocénoses du passé** (*écologie et chorologie historique*). Leur prise en compte, dans les analyses diachroniques des populations d'êtres vivants peuplant des lieux donnés, permet d'avoir une vision dynamique de l'évolution de celles-ci. Il s'agit donc d'**auxiliaires dans l'aménagement du territoire, la gestion et la restauration de l'environnement**. Dans ce contexte en effet, cette vision diachronique est essentielle et permet d'intégrer l'influence des phénomènes de pollution et des différentes perturbations de l'environnement dans les études écologiques approfondies, afin de mieux comprendre le fonctionnement des écosystèmes et d'envisager leur restauration.

Quelques tubes anciens conservent dans l'alcool des fragments de plantes, ce qui permet de les présenter aux étudiants en grandeur réelle en toutes saisons.



Le monde végétal et fongique

Nos collections concernent le monde végétal et fongique (lichens compris) et se présentent tant sous forme d'**herbiers** (spécimens desséchés, préparés et annotés) que sous forme vivante (**jardin botanique**). Un **droguier** historique, issu du laboratoire de pharmacognosie, est également intégré à ces collections.

Les **collections** botaniques et fongiques (herbiers) ont été **référéncées** en 1998 sous le sigle LIP (« **L**ille – **P**harmacie ») et inscrites, au niveau international, à l'*Index Herbariorum*³.

Le nombre de parts de l'herbier est assez important : 12 000 parts pour les phanérogames (plantes supérieures et cryptogames vasculaires), dont 5 000 relevant d'un herbier historique ; 2 000 parts constituent l'herbier des Bryophytes (mousses et apparentées) ; les champignons représentent un ensemble d'environ 40 000 parts (dont près de 5 000 lichens)⁴.

Le **jardin botanique**, quant à lui, se compose de 22 plates-bandes présentant des espèces variées selon la systématique, mais aussi de façon thématique (plantes médicinales régionales, plantes caractéristiques de milieux naturels régionaux, plantes métallophiles...) ainsi que d'une serre qui abrite des plantes exotiques et fournit des cultures de plantes utilisées dans les recherches du laboratoire.

Les collections vivantes du **jardin botanique** de la Faculté ont obtenu, en décembre 1999, le **label JBF** (« Jardins botaniques de France et des pays francophones ») pour leurs qualités pédagogiques et thématiques.

³ www.nybg.org/bsci/ih/ih.html

⁴ L'ensemble des collections fait l'objet d'un aménagement, dans le cadre d'un financement du Ministère de la Recherche (Mission de la culture et de l'information scientifiques et techniques et des musées) ; une salle d'exposition, destinée à héberger des expositions temporaires ou permanentes et visant différents publics, est prévue.



A l'intérêt historique s'ajoute une valeur de témoin de la végétation ancienne d'une région ; cette utriculaire, à droite sur la photo, est donnée « commune » aux environs d'Arras, dans la première moitié du XIX^e siècle. Aujourd'hui, elle est exceptionnelle dans la région Nord – Pas de Calais.

Des connaissances à approfondir

Une partie seulement de l'herbier historique des phanérogames a été dépouillée de manière détaillée jusqu'à présent. C'est un travail très important, qui consiste à reclasser les spécimens, à les remonter éventuellement sur de nouveaux supports si les papiers d'origine sont trop abîmés, mais aussi à retracer leur origine, ce qui peut aller jusqu'à de véritables enquêtes, pour identifier l'auteur des étiquettes anciennes, souvent manuscrites, et à localiser les lieux exacts de récolte.

Malheureusement, seulement 12% des parts sont datées. Elles appartiennent aux herbiers de Joseph-François Soleirol (mention des récoltes s'échelonnant entre 1813 et 1856), Saubinet (1830-1834), Bouvier (1849-1850) et Bruch. Les premières mentions explicites remontent ainsi à la fin du XVIII^e siècle, avec une récolte de l'abbé Godefrin de Pont-à-Mousson, en 1792, et deux récoltes de Bory de Saint Vincent. L'indication la plus récente (pour l'herbier historique) date de 1856, effectuée par J.-F. Soleirol à Arras, dans le Pas-de-Calais.

Les parts de l'herbier historique proviennent de plusieurs régions d'Europe et même d'autres continents. Ici une planche d'un Statice de Montpellier.



28

Les données de localisation sont plus précises puisque 55,2% d'entre elles comportent des indications interprétables. Le continent européen est le mieux représenté (2 373 parts) avec 2 112 parts provenant de France. Les départements français sont inégalement représentés dans les collections, les mieux lotis étant la Moselle (504), les Vosges (203), l'Aisne (157) et la Corse.

Pour les autres parties du monde, on note 59 parts d'Amérique du Nord, 54 d'Amérique du Sud (Pérou, Brésil, Colombie, Guyane) et Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Jamaïque, Porto Rico, Cuba, Saint Domingue), 11 pour l'Océan Indien (Réunion), 4 pour l'Asie, 4 pour l'Océan Pacifique et 2 pour l'Afrique.

Ces récoltes exotiques ont été le fait de botanistes explorateurs comme Bory de Saint Vincent, Michaux, de la Pylaie, Palisot de Beauvois ou Sieber. Elles proviennent également de botanistes ayant étudié ces flores puis ayant échangé des parts avec l'auteur d'un herbier français, comme Balbis, Sprengel, Kunth, Fée, Willdenow ou Mérat, des noms très importants pour l'histoire de la Botanique, dont les planches d'herbier ont été une découverte extraordinaire dans notre patrimoine. Les récoltes des Etats-Unis ont été en majorité envoyées par le botaniste américain Asa Gray.



Illecebrum
de Martinique

La fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle ont également été marqués par **les grands voyages de découverte** organisés par la France, lesquels permirent un accroissement exponentiel du nombre d'espèces connues à l'époque en botanique.

La campagne d'Égypte : Gaspard Monge, président de l'Académie des Sciences, et Bonaparte réunirent une équipe de 157 savants, dont le botaniste Delile. Ils embarquèrent le 19 mai 1798 de Toulon avec l'armée pour rejoindre Alexandrie.

La mission Baudin (1800) visait à cartographier les côtes ouest de l'Australie ; 24 naturalistes, dont Bory de Saint-Vincent et Michaux, débarquèrent à la Réunion pour cause d'incompatibilité d'humeur avec Nicolas Baudin.

Dumont d'Urville dirigea trois voyages qui aboutirent à :

- des relevés hydrographiques et des résultats botaniques aux Malouines, Tahiti et sur la côte Ouest de l'Australie, durant un tour du Monde (1822-1825) sur le bateau la Coquille ;
- l'exploration des îles du Pacifique (1826-1829), notamment les Fidji et la Nouvelle-Zélande, et la découverte du naufrage de La Pérouse à Vanikoro ;
- la découverte des Terres Australes, notamment la Terre Adélie (1830-1840), sur les navires l'Astrolabe et la Zélée.

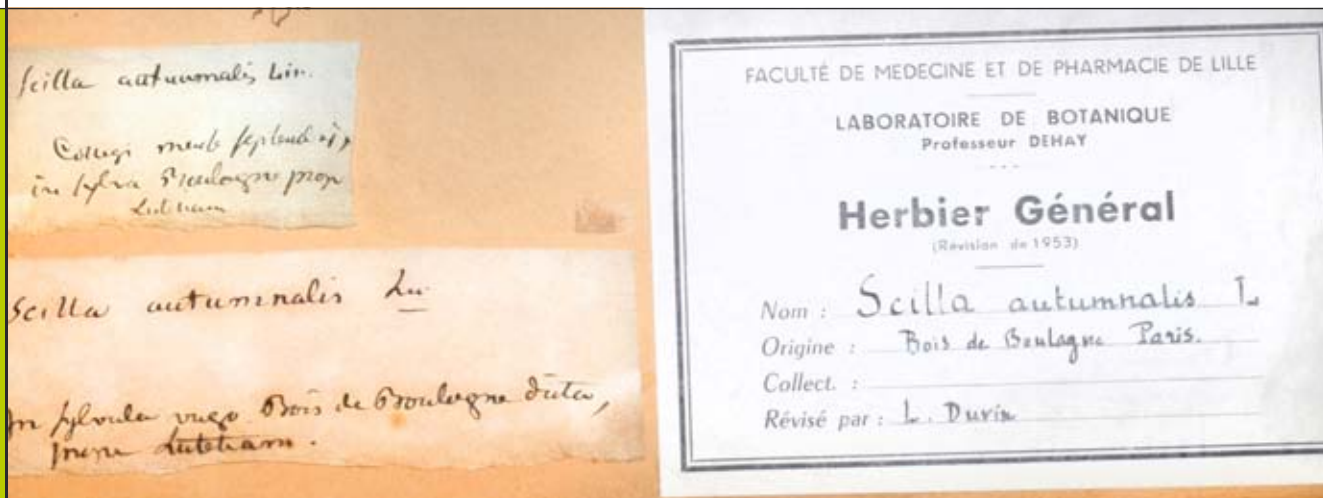
Rien ne vaut la dimension réelle pour faire apprécier aux étudiants le caractère exceptionnel d'une graine, comme ce célèbre « Coco-fesses » des Seychelles qui, outre sa taille et ses formes suggestives, laisse facilement imaginer ce que signifie la barochorie – dissémination d'une graine par son propre poids...



Un outil d'enseignement inépuisable

Ces collections, sous leurs différentes formes, représentent un outil d'enseignement inépuisable. Des visites encadrées du jardin botanique sont organisées, pour illustrer les cours de botanique et d'écologie. Les serres et le jardin fournissent du matériel disposé en salle de travaux pratiques à la fois pour des enseignements dirigés sous forme d'exposition et pour diverses démonstrations ou manipulations réalisées par les étudiants eux-mêmes. Des spécimens de graines, fruits secs, organes végétaux divers, bois de différentes essences, ainsi que des maquettes anciennes figurant des organes végétaux très grossis, illustrent plus concrètement un certain nombre de notions complexes ou difficiles à visualiser, surtout lorsqu'il s'agit de données concernant des espèces exotiques. Les herbiers peuvent éventuellement fournir du matériel de démonstration pour des enseignements sur les caractères microscopiques différentiels entre des champignons comestibles ou toxiques.

Le laboratoire de pharmacognosie de la Faculté peut aussi utiliser le jardin botanique pour ses enseignements, les plantes médicinales étant présentées dans une plate-bande spécifique.



Le travail de conservation et de valorisation des herbiers a été réalisé par plusieurs générations de scientifiques, comme en témoignent les étiquettes qui peuvent se succéder pour une même part.

Des recherches actuelles très importantes

Deux équipes distinctes s'appuient sur les Collections pour développer d'ambitieux programmes de recherches.

Les impacts des pollutions environnementales sur la santé humaine (EA 2691)

Sont étudiées les réponses, à tous les niveaux d'organisation biologique (moléculaire, biochimique, cellulaire, physiologique, tissulaire, morphologique, écologique), d'un organisme ou d'un ensemble d'organismes, pour prévoir et/ou révéler une altération de l'environnement et pour en suivre l'évolution. Cette approche, complémentaire des techniques physico-chimiques d'évaluation et de caractérisation des contaminations environnementales, présente l'avantage d'apporter la notion d'effet des xénobiotiques (molécules chimiques polluantes sur l'environnement), notion stratégique dans le domaine de l'évaluation des risques.

Tant pour la pollution atmosphérique, que pour la pollution des sols, on utilise la flore naturellement présente sur les sites ou on y apporte des végétaux « modèles ». Ces derniers sont cultivés dans la serre du jardin botanique, afin d'obtenir des populations importantes et homogènes, indispensables aux mesures et expérimentations sur le terrain ou en conditions contrôlées, au laboratoire. Ces cultures ont également permis de mettre au point un certain nombre de tests d'écotoxicité des polluants. En s'appuyant sur ces cultures standardisées, la biosurveillance végétale contribue au développement de marqueurs de plus en plus précoces et spécifiques, toujours dans la logique de l'évaluation des risques sanitaires et environnementaux.

Les collections mycologiques réunissent des sporophores desséchés, accompagnés de notes descriptives et d'illustrations des caractères du champignon frais (disparaissant à la dessiccation) ainsi que des éléments caractéristiques, vus sous le microscope.



Recherche des molécules à activité pharmacologique dans des sporophores de champignons supérieurs (Groupe de Recherche Interdisciplinaire, Innovation et Optimisation Thérapeutique)

Mettant en œuvre l'expérience des médecines traditionnelles, cette recherche est basée sur l'expertise taxinomique, systématique et écologique, nécessaire à l'identification précise du matériel exploré. Les collections (herbiers, en particulier) jouent un rôle important pour les comparaisons de spécimens et les déterminations précises des espèces testées du point de vue chimique et pharmacologique.

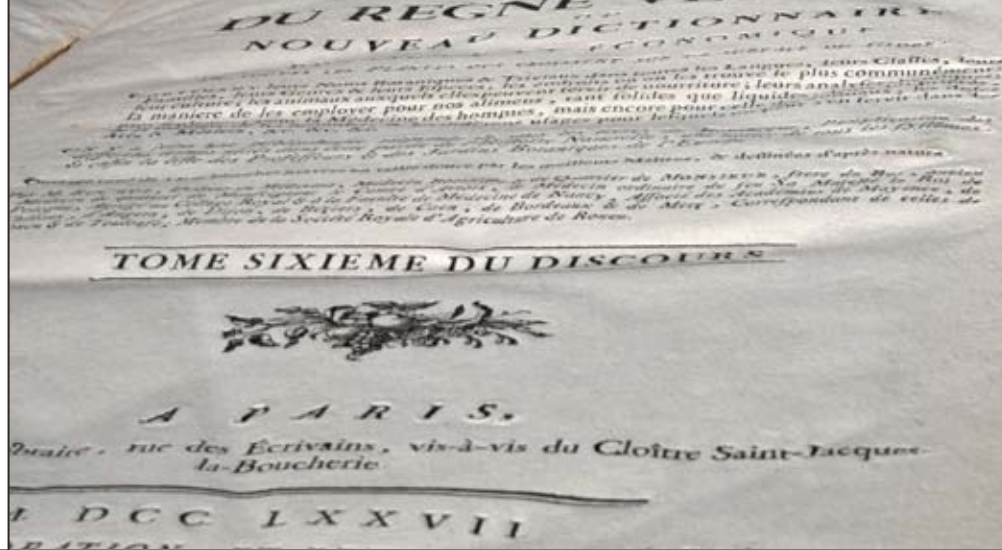
Par ailleurs, des études toxicologiques ont pu être pratiquées sur les collections historiques. Les anciens préconisaient de traiter les collections par imprégnation mercurielle des planches, afin d'en éliminer tout insecte ou organisme ravageur. La santé des utilisateurs et conservateurs était mise en jeu, en raison de la toxicité du mercure. L'imprégnation résiduelle de nos collections historiques a été étudiée de ce point de vue.

L'herbier mycologique fait l'objet d'un flux très important d'emprunts de la part de scientifiques du monde entier. En effet, un nombre assez important d'holotypes ⁵ s'y trouvent conservés.

Enfin, la richesse des collections mycologiques entraîne l'emprunt de spécimens en vue de révisions taxinomiques entreprises par certains correspondants institutionnels, dans le cadre d'approches traditionnelles ou moléculaires ⁶.

⁵ Spécimens de référence, attestant de l'interprétation initiale du créateur d'un taxon donné.

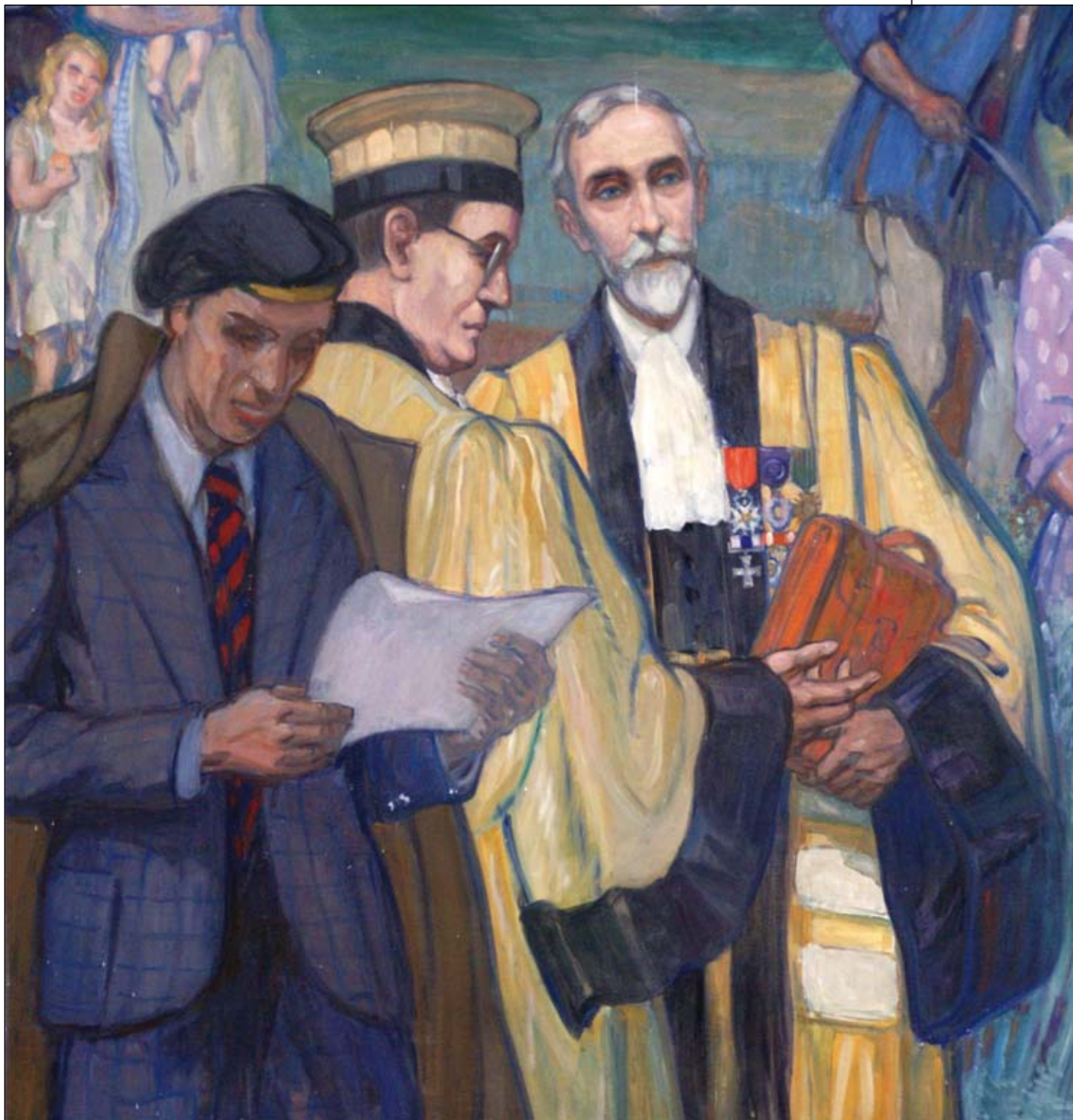
⁶ Les conditions d'emprunt en sont spécifiques car l'approche moléculaire est destructrice pour le matériel analysé.



Le fonds documentaire ancien comprend quelques ouvrages relativement rares, dont de remarquables iconographies, encore utiles pour certaines recherches taxinomiques ou historiques.

Un fonds documentaire précieux

L'ensemble des collections décrites succinctement est complété par un fonds bibliographique ancien également important, dont sont données ici quelques illustrations. En effet, à la différence de certaines disciplines dont la bibliographie « ancienne » (le temps de révolution étant parfois très court) est inexistante ou vite totalement caduque, la botanique et la mycologie, tout en étant résolument tournées vers l'avenir dans leurs applications scientifiques (biosurveillance, recherche de molécules actives, phylogénie moléculaire, etc.) nécessitent l'utilisation permanente de toutes les données ayant été publiées depuis l'origine de la description des espèces. Les collections LIP donnent donc un outil de travail diversifié exceptionnel, tant pour les chercheurs lillois que pour la communauté scientifique dans son ensemble.



Enseigner, rechercher...

Par **Hervé Leuwers**
et **Constance Bienaimé**

L'évolution des usages du patrimoine de la Faculté des Lettres à l'Université Lille 3

¹ Les collections de l'Université Lille 3 ont récemment fait l'objet d'un catalogue : *Collections patrimoniales de l'Université Lille 3*, Lille, Université Lille 3, 2010, 154 p., ISBN : 978-2-84467-118-9.

Le patrimoine scientifique, culturel et historique de l'Université Lille 3 s'est d'abord constitué par et pour la recherche et l'enseignement ¹. Certes, particulièrement au XX^e siècle et dans ces dernières années, les redéfinitions des missions de l'Université et son ouverture sur la société civile ont permis d'explorer d'autres voies d'enrichissement, comme les dons de collectionneurs privés ou les acquisitions d'œuvres d'art. Pour autant, l'essentiel rappelle l'histoire de la production et de la diffusion des savoirs dans une université dont les origines remontent à la fondation douaisienne de 1562, à la refondation impériale de 1854 et au transfert de l'université douaisienne à Lille en 1887 ; toutefois le patrimoine n'appartient pas uniquement au passé et, aujourd'hui encore, il reste largement sollicité pour la mise en œuvre de la recherche et de l'enseignement. Derrière l'apparente permanence, c'est une évolution progressive de la définition et des usages du patrimoine universitaire qui s'observe.

Vue de l'ancienne Bibliothèque universitaire et municipale, commune aux facultés de Droit, de Lettres et de Sciences à Lille, place Georges Lyon.

Jeanne Thil, toile marouflée *sans titre*, communément intitulée *Fresque des Doyens*, réalisée en 1939 à la demande du ministère de l'Instruction publique pour la décoration de l'ancienne Faculté des Lettres.

Reproduction : Photographie imprimée sur bache installée sur la façade de la Bibliothèque universitaire centrale de l'Université Lille 3.



Ms 208, Fragment de livre d'Heures, miniature représentant la Vierge tenant le corps de J.-C. descendu de la croix, XVe siècle.

Réserve de la Bibliothèque universitaire centrale de l'Université Lille 3.



Fragment d'un papyrus en écriture démotique conservant un contrat de vente d'emplacements à construire (règne du pharaon Achoris), découvert à Ghoran, région du Fayoum (Egypte), 28,4 x 14,3 cm, 393-381 avant notre ère.

Collection de l'Institut de papyrologie et d'égyptologie de Lille, en dépôt au Palais des Beaux-Arts de Lille.

Des bibliothèques et des musées...

Le patrimoine premier de l'Université réside dans sa bibliothèque, et particulièrement dans la « Réserve » de celle-ci. C'est là que, progressivement, par une histoire qu'il est bien difficile – voire impossible – de reconstituer, les fonds anciens se sont formés : des ouvrages issus des facultés douaisiennes de l'Ancien Régime s'y mêlent à des acquisitions plus récentes : les milliers de livres issus de bibliothèques ou d'anciens séminaires de l'espace septentrional (fonds dit « des séminaires »), ou la riche donation Agache-Desmedt qui, en 1921, fait entrer dans les collections manuscrits médiévaux, incunables, éditions lilloises ou douaisiennes anciennes... Moins précieux sans doute, les fonds ordinaires de la bibliothèque conservent également d'intéressantes collections, qu'on pense aux reliures anglo-saxonnes du XIX^e siècle ou aux ouvrages issus de la *Frontbuchhandlung* établie à Lille par l'occupant nazi, en 1940. Nombre d'ouvrages détenus dans les diverses bibliothèques de section mériteraient également d'être mentionnés...

Les collections d'archéologie, d'égyptologie ou d'histoire de l'art procèdent d'une époque plus récente de l'histoire de l'Université ; leur constitution, cependant, a – au moins à l'origine – répondu à des préoccupations proches de celles de la constitution des collections bibliographiques. En témoigne l'histoire de la collection de l'Institut de papyrologie et d'égyptologie.



I 108, Rolevinck Werner, *Fasciculus temporum* inhoudende die Cronijcken van ouden tijden, Utrecht, Jan Veldenaar, 1480. Folio 1, marges et initiales coloriées à la main.

Handwritten text in a cursive script, likely a historical document or manuscript, written on a piece of aged, torn parchment. The text is arranged in several lines, with some characters appearing to be in a different script or dialect than the main body of text. The parchment is heavily damaged, with significant tearing and missing sections, particularly along the left and bottom edges. The ink is dark and the script is dense and flowing.

Assiette décorée
découverte sur le site
d'Aksha, terre cuite,
diamètre 21,8 cm,
Groupe C ancien.
Collection de l'Institut
d'égyptologie et de
papyrologie de Lille,
en dépôt au Palais des
Beaux-Arts de Lille.



C'est à partir de cartonnages de momies gréco-romaines, découverts et déposés à Lille par l'helléniste Pierre Jouguet au début du XX^e siècle, qu'un ensemble de papyrus en démotique ou en grec a commencé à se constituer ; le professeur Jean Vercoutter dans les années 1960, puis divers dons ou acquisitions, ont permis ensuite d'enrichir, de diversifier et de maintenir ces collections au centre des préoccupations de recherche et d'enseignement de l'Université. La collection, actuellement conservée au Palais des Beaux arts de Lille, a pour vocation de rester ouverte aux chercheurs et étudiants.

Certes, les transformations récentes de l'Université, et particulièrement l'élargissement de son public, ont transformé l'accès et l'usage des fonds patrimoniaux. Ainsi, dans les archives photographiques de la Faculté des Lettres, quelques clichés attirent l'attention : c'est une salle dont les murs sont couverts d'éléments d'architecture et de bas reliefs, tandis qu'une collection statuaire présente l'évolution de l'art du Moyen Âge au XIX^e siècle ; c'est une autre salle où, dans des vitrines, sont exposées les collections archéologiques de l'Université... La tradition de ces musées pédagogiques, parfois préservés jusqu'aux années 1960, s'est aujourd'hui perdue ; l'évolution du nombre des étudiants, les transformations des méthodes d'enseignement, l'usage de nouveaux matériels pédagogiques leur ont fait perdre l'essentiel de leur pertinence.



Plaques rapides au gélatino bromure d'argent pour positifs sur verre et projections, utilisées au début du XX^e siècle par le photographe de l'Institut d'Histoire et d'Histoire de l'Art de l'ancienne Faculté des Lettres de Lille, rue Auguste Angellier.

Fonds du photographe de l'Institut d'Histoire et d'Histoire de l'Art, conservé au Laboratoire IRHiS.

La définition et l'usage des collections universitaires changent... En ce début du XXI^e siècle, nombre de questions se posent. Lorsque s'estompe la dimension pédagogique d'une collection, lorsque l'objet scientifique devient avant tout objet d'art, où conserver un patrimoine ? Et comment le faire vivre ? Comment assurer, notamment, un éventuel accès du public aux collections universitaires ? Que faire également de ce patrimoine en devenir, plus modeste mais essentiel pour constituer la mémoire de l'établissement, que sont les témoignages de parcours de chercheurs et d'enseignants, ou encore un matériel pédagogique obsolète, qui informe de l'évolution des techniques de soutien à l'enseignement ? Derrière ces questions, il y a un ensemble d'enjeux au cœur des questionnements actuels sur un patrimoine universitaire dont la définition ne relève pas toujours de l'évidence, tant il peut comprendre des objets dont la patrimonialisation relève d'un choix.

Traces de chercheurs et d'enseignants

Ces dernières années, l'effort sans précédent de recherche, de préservation et de valorisation du patrimoine scientifique et technique des universités a encouragé, à Lille 3, la collecte de papiers d'enseignants-chercheurs. Longtemps, il n'est pas entré dans la mission des universités de préserver cette trace de l'activité quotidienne de leurs personnels. Une attention croissante au processus de formation des savoirs et à l'histoire de leur diffusion ouvre désormais la voie à une patrimonialisation de ces témoignages.



En 1993, les exécuteurs testamentaires d'Eric Weil, ancien élève d'Ernst Cassirer et Professeur à la Faculté des Lettres de 1956 à 1968, ont déposé à l'Université Lille 3 le fonds Weil-Mendelsohn, rassemblant l'importante bibliothèque du philosophe ainsi que l'ensemble de ses archives : écrits inédits, photographies, enregistrements audio et correspondance... Le legs, qui comprend également l'ensemble de ses biens, a permis de soutenir, outre la diffusion de l'œuvre du philosophe, le fonctionnement et l'élargissement des activités de l'association « Les amis d'Eric Weil » (ancien Centre Eric Weil), en tant qu'institut d'histoire des concepts et des idées. Un vaste travail d'étude sur l'œuvre du philosophe a ainsi été entrepris, et un important soutien à la recherche apporté.

D'autres fonds d'archives ont, depuis, rejoint le patrimoine scientifique de l'Université, ouvrant aux chercheurs et aux étudiants de nouvelles perspectives pour leurs travaux de recherche. Ces dons d'archives d'enseignants-chercheurs, essentiellement constituées de fiches de travail, de notes de dépouillement d'archives et de matériaux avant publication d'ouvrage, concernent la plupart des domaines des sciences humaines et sociales. Il s'agit notamment de fonds d'historiens collectés par la Bibliothèque Georges Lefebvre : ceux d'Emmanuel Chadeau en 2000, de Jean-Pierre Florin en 2001, d'Alain René Michel en 2006 et d'Alain Derville en 2007, ou, pour l'UFR des Sciences de l'éducation, des archives de Jacques Hédoux, confiées à l'Université en 2005.



Bobines de cours enregistrées pour le télé-enseignement en 1964 et diffusées à la radio en 1964 et 1965.

Fonds des Archives de l'enseignement à distance, conservé en partie au Centre audio-visuel de l'Université (CAVUL).

Les archives sonores ont également une place à part entière dans le patrimoine de l'Université. En 1970, Lille 3 a émis sur les ondes de Radio-Bleue ses premiers enregistrements de cours pour l'enseignement à distance. Ces émissions se sont interrompues en 1997, en même temps que celles de Radio-Sorbonne, pour être désormais relayées par Internet. La totalité des enregistrements de cours de Lille 3 constituent un fonds de quelques 1 500 bobines concernant la plupart des disciplines enseignées à l'Université : l'histoire, les langues anciennes et vivantes, la civilisation, les lettres, voire la sociologie et l'histoire de l'art.

Les traces de la recherche, enfin, ne concernent pas les seuls enseignants-chercheurs. La recherche estudiantine, par le biais de la conservation des mémoires de maîtrise, se trouve, elle aussi, hissée au rang de collection patrimoniale. De nombreux mémoires, sous forme de cahiers manuscrits ou dactylographiés, dont les plus anciens datent des débuts du XX^e siècle, sont précieusement conservés dans les bibliothèques d'histoire et de sciences de l'Antiquité... C'est une littérature « grise » qui témoigne de l'évolution des exigences de la recherche universitaire et des pratiques liées à l'enseignement.

Carnets de notes, livre d'or et livres annotés de la mention « Cyril » du comédien Cyril Robichez.

Fonds Cyril Robichez, conservé au Laboratoire IRHIS.



Un patrimoine pour la recherche et l'enseignement

Que la dimension du patrimoine soit scientifique, artistique ou pédagogique, il ne se limite pas à un ensemble de traces du passé ; aujourd'hui encore, même si la vogue des musées pédagogiques est passée, le patrimoine reste vivant et fréquemment mobilisé pour la recherche ou pour l'enseignement.

Les registres de consultation des fonds patrimoniaux conservés dans les bibliothèques et les réserves de Lille 3 ne laissent aucun doute : les collections du passé passionnent et chaque année des centaines de chercheurs et d'étudiants demandent à examiner quelques-unes de ses pièces, révélant au passage quelques surprises hors du commun. C'est ainsi qu'une chercheuse américaine a identifié dans la réserve de la Bibliothèque universitaire, à la faveur de ses travaux sur l'atelier de Kayseri, un manuscrit arménien du XVII^e siècle dont la reliure, entièrement faite de plaques d'argent, apparaît comme une véritable rareté. Mais la recherche ne porte pas uniquement sur les collections anciennes, et la volonté d'enrichissement des fonds patrimoniaux s'accomplit quotidiennement.

En 2001, les héritiers de Cyril Robichez, fondateur du Théâtre populaire des Flandres, ont confié au CRHENO (IRHiS actuel) les archives, les livres, les photographies et de nombreux objets du comédien, grand partisan d'un théâtre accessible à tous. Une partie de ce legs a été présentée au public lors d'une exposition consacrée à son œuvre en 2002.

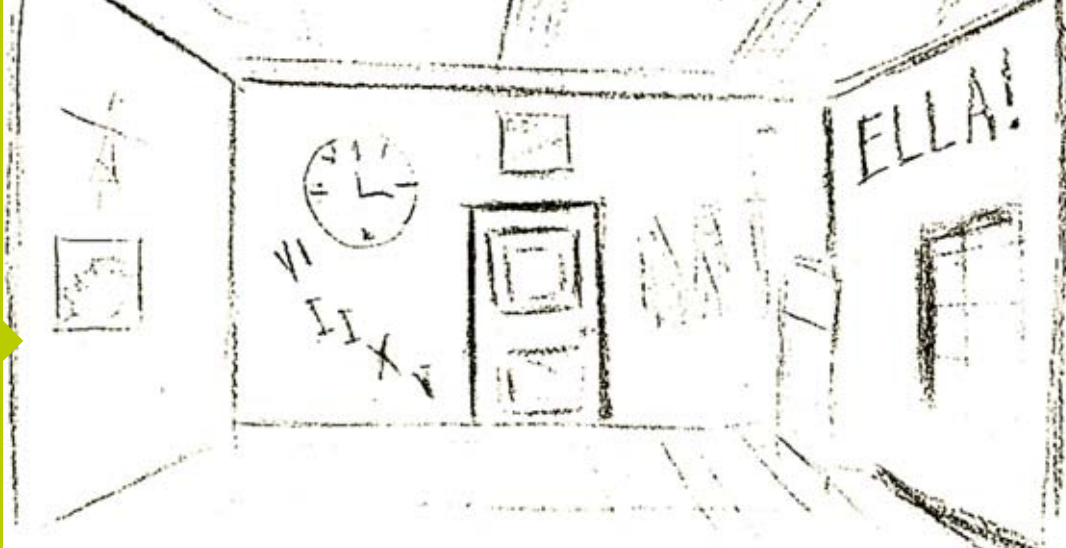
Ms 222, Evangiles en arménien, précédés de la lettre d'Eusèbe à Carprien et des canons de concordance des Evangiles, XVII^e siècle.

Réserve de la Bibliothèque universitaire centrale de l'Université Lille 3.



Dessin de Carlos Denis Molina sur la première page du tapuscrit de Golpe de amanecer, daté de 1939.

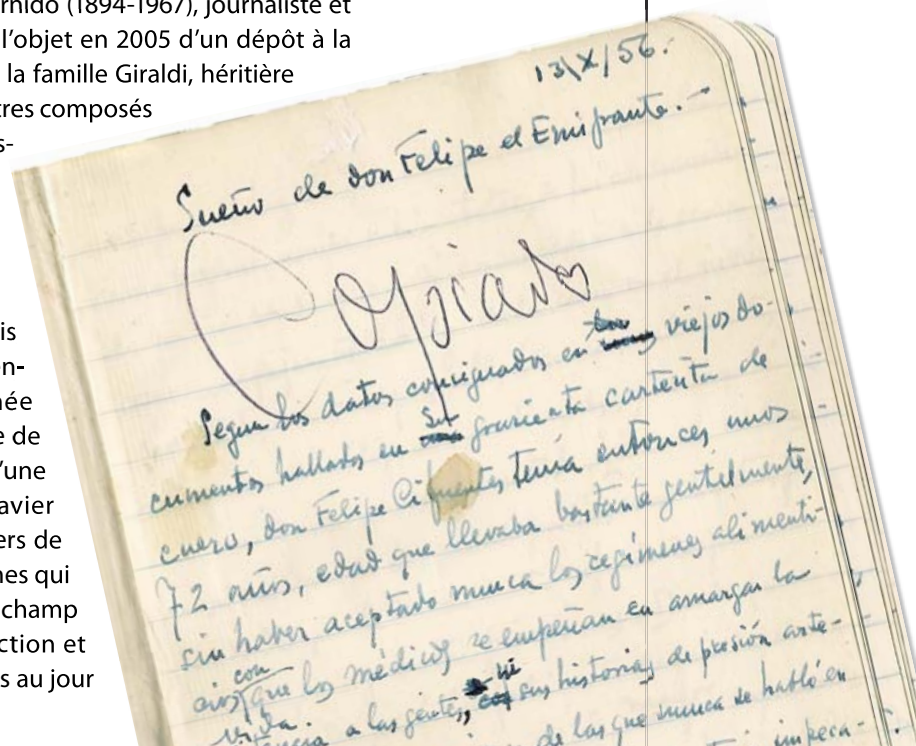
Fonds Carlos Denis Molina. Réserve de la Bibliothèque universitaire centrale.



44

Deux ans plus tard, c'est Roger Laurent, fils de l'ancien maire de Lille, grande figure du socialisme dans le Nord, qui a légué au même laboratoire les archives de son père, décédé en 1990. Sa correspondance, ses discours et des dossiers concernant sa carrière politique, sa résistance, et ses engagements au sein du Parti socialiste ont ainsi été entièrement classés et inventoriés pour être mis à la disposition des chercheurs. Ce sont encore les fonds Carlos Denis Molina (1916-1983), poète et dramaturge uruguayen, et José Mora Guarnido (1894-1967), journaliste et écrivain espagnol en exil, qui ont fait l'objet en 2005 d'un dépôt à la Bibliothèque universitaire centrale par la famille Giraldi, héritière des deux écrivains. Ces fonds, entre autres composés de manuscrits, de tapuscrits, de correspondances et de photos, ont pu être étudiés et ont donné lieu à plusieurs publications et communications scientifiques.

De nouvelles collections, enfin, à la fois outils de recherche et support pour l'enseignement, rejoignent chaque année le patrimoine scientifique et artistique de l'Université. Avec la création en 1995 d'une « Ostracothèque » à l'initiative de Xavier Deru, c'est un fonds de plusieurs milliers de références de céramiques gallo-romaines qui est entré à Lille 3, et avec lui un vaste champ de recherche sur les foyers de production et de consommation de céramiques mises au jour





Tessons de divers catégories de céramiques fines destinées au service et à la consommation des aliments et des boissons et provenant d'ateliers de potiers gallo-romains.

Collection de l'Ostracothèque.

entre la Seine et le Rhin et datant du II^e siècle avant notre ère au V^e siècle de notre ère. La collection de tessons, manipulée au quotidien pour la recherche et pour la transmission des connaissances, s'enrichit quotidiennement grâce à la collaboration d'archéologues issus d'autres institutions et à celle des étudiants.

Le patrimoine universitaire reste vivant ; il s'enrichit par le travail des enseignants-chercheurs, par des politiques d'acquisitions - notamment en matière artistique -, ou des programmes de collecte de témoignages du passé universitaire, particulièrement depuis le colloque consacré au centenaire de l'Université lilloise (1996). Et comment s'en étonner ? Pour l'université du XXI^e siècle, la préservation, l'enrichissement et la valorisation de ce patrimoine ne représentent-ils pas des enjeux majeurs en termes de mémoire, d'ouverture sur la vie culturelle, de recherche et d'enseignement ?



Enseignement des sciences et formation des maîtres :

Par Johann-Günther EGGINGER

L'École normale d'Instituteurs de Douai (1833-1990)

La création en 1990 de l'Institut Universitaire de la Formation des Maîtres (IUFM) du Nord-Pas de Calais et son intégration à l'Université d'Artois en 2008 ont clos une page d'histoire de l'éducation et, par voie de conséquence, ouvert un nouveau chantier de recherche, celui de l'histoire des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices. Le centre historique de Douai, implanté sur le site des anciennes écoles normales garçons et filles, son pavillon des sciences, son personnel et ses élèves, regroupés en associations, sont les témoins privilégiés de cette ère commençante. Choisi pour ce premier numéro thématique, l'exemple de l'école normale garçons de Douai illustre la richesse du patrimoine scientifique et technique dont l'Université d'Artois est désormais la gardienne, et témoigne de l'évolution des pratiques de l'enseignement des sciences dans la formation des élèves-maîtres.

L'histoire de l'École normale d'Instituteurs de Douai

La loi Guizot impose en 1833 l'ouverture d'une école normale primaire dans chaque département français pour former des maîtres au service de l'instruction primaire de tous les garçons. Cependant, Douai était déjà centre de formation et siège d'institutions éducatives à travers son ancienne université, ses collèges durant l'Ancien Régime, et à travers la fondation du rectorat en 1809 (même si le siège de l'académie fut transféré à Lille en 1888).

Monsieur Pamart exposant l'anatomie humaine
à ses élèves-maîtres, vers 1900

Source : Amicale des anciens élèves de l'École normale
d'Instituteurs et du centre IUFM de Douai (avec son
aimable autorisation).

Prolongeant cette histoire, Douai est ainsi la première ville dans tout le département du Nord¹ à ouvrir le premier cours destiné aux élèves-maîtres le vendredi 16 mai 1834 dans un local situé dans l'ancienne rue de la Chartre à Douai (aujourd'hui rue Fortier). Très vite, l'école se retrouve à l'étroit et un déménagement vers un bâtiment de la rue des Carmes (aujourd'hui rue Victor Hugo) est nécessaire en 1846. Mais les aménagements et les agrandissements successifs ne résolvent pas la question de l'exiguïté des lieux face aux besoins croissants de former, dans l'académie de Douai, un plus grand nombre de maîtres. La construction d'une nouvelle école devient impérative. Le 26 septembre 1877, deux ans après la pose de la première pierre (survenue le 9 août 1875), les premiers cours débutent dans la nouvelle structure installée à l'extrémité de la rue d'Arras, entre les anciens remparts de la ville et le Jardin des plantes. À la suite de nombreuses acquisitions immobilières successives, les locaux de l'école normale sont progressivement transformés et agrandis, en tenant compte de la fonctionnalité des bâtiments.

De 1877 à 1914, l'école normale accueille environ 150 élèves par an pour les trois années d'études et ses locaux, pourtant récents, sont trop étroits. Il faut alors procéder à des agrandissements et construire de nouvelles salles de classe, des ateliers de reliure, pour le travail du bois et du fer (1880-1883), une salle de manipulations de sciences (1884), une serre (1891) et un gymnase couvert (1892). À l'aube du premier conflit mondial, l'école normale garçons de Douai est la plus importante de France avec 160 élèves-maîtres pour 11 professeurs.

¹ Jusqu'à 1883 (date de l'ouverture d'une école normale à Arras), les élèves-maîtres du département du Pas-de-Calais sont formés à Douai.



Normaliens et leurs professeurs dans la cour de l'horloge de l'École normale d'Instituteurs de Douai nouvellement construite, année scolaire 1877-1878

Source : Amicale des anciens élèves de l'École normale d'Instituteurs et du centre IUFM de Douai (avec son aimable autorisation).

Le Pavillon des sciences

Distinct du corps principal de l'école normale, le *pavillon des sciences* a été l'objet de plusieurs modifications, surtout après la Seconde Guerre mondiale :

- 1948, atelier fer au rez-de-chaussée ;
- 1949, salle de travaux pratiques (TP) de Physique à l'étage – salle des collections de Physique à l'étage – amphithéâtre de Physique à l'étage – escalier latéral gauche – salle des collections de Sciences naturelles au-dessus de l'amphithéâtre de Chimie ;
- 1956-1957, salle pour l'Enseignement agricole au rez-de-chaussée – salle pour les Sciences naturelles à l'étage – salle de collection de Chimie dans le petit jardin – escalier latéral droit.

Depuis le dernier trimestre de l'année 2007, ce bâtiment est désaffecté. À l'étage, on trouvait un amphithéâtre, trois salles d'enseignement et deux laboratoires dans lesquels était réparti l'ensemble des collections de Sciences naturelles des deux écoles normales garçons et filles² réunies lors de la création du site IUFM de Douai. Depuis, les cours se déroulent dans la salle des Sciences de l'ancienne école normale filles, au rez-de-chaussée de l'aile gauche.

Le musée scolaire

Les riches collections de Sciences naturelles (zoologie, botanique et géologie) sont dorénavant disposées dans un nouveau laboratoire proche de la salle de cours et dans une salle *musée scolaire* nouvellement inaugurée. Devraient les rejoindre prochainement les collections de

² L'École normale d'Institutrices du Nord a été inaugurée en 1883.

Pavillon des sciences de l'école normale garçons de Douai en 1939.

Source : Collection privée.



Sciences physiques et de Chimie. Ce *musée scolaire* constitue un espace de savoir et de formation : un lieu pour lire, un lieu à lire, un lieu pour apprendre. Images des écoles normales d'autrefois mais surtout nouvelle vitrine de l'Université d'Artois, ces collections remarquables maintiennent un lien vivant entre le passé, le présent et le futur, rejoignant ainsi la problématique de la transmission patrimoniale aux générations futures.

Par *musée scolaire* il faut surtout voir un nouvel outil pédagogique créé sous la III^e République. L'expression de *musée scolaire* pourrait s'appliquer aux collections de toute nature formées par le maître en vue de son enseignement. Ce terme doit être entendu dans un sens plus restreint pour désigner les objets usuels utilisés par l'instituteur dans le procédé d'enseignement appelé *leçons de choses*. Un musée scolaire est donc une collection d'objets, les uns naturels, les autres fabriqués, destinés à donner aux enfants des idées nettes, exactes, sur tout ce qui les entoure³. L'histoire des musées scolaires est intimement liée à celle des leçons de choses. La création d'un musée scolaire est donc recommandée dans toutes les écoles au XIX^e siècle. Le mouvement scolaire en faveur de cette utile institution est néanmoins assez lent. Pour le hâter, il a été réalisé, dans toutes les écoles normales, un musée type, fait en vue de l'école la plus humble. Ce musée type serait organisé par les élèves-maîtres eux-mêmes, livrés à leurs seules ressources ; on n'y introduirait que le strict nécessaire. Ce serait, en quelque sorte, un minimum qu'aucun des futurs instituteurs ne pourrait désespérer d'atteindre, et que beaucoup auraient à cœur de dépasser dans leurs futures écoles, en prenant alors pour guide le musée même de l'école normale.

³ « Musée scolaire », dans le *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, sous la direction de Ferdinand Buisson, Paris, Hachette, 1911.



Pavillon des sciences de l'école normale garçons de Douai, année scolaire 2007-2008.

Source : Collection privée.

Le matériel d'enseignement

Depuis la fondation de l'école normale garçons, le matériel d'enseignement est resté rudimentaire, acquis principalement sur les reliquats des exercices comptables de l'école. Le fait que l'enseignement des sciences devienne obligatoire selon la volonté du Ministère assure l'intensification des besoins matériels dans les écoles normales. En 1881, un achat important, surtout pour des instruments de Physique, peut être honoré grâce à une subvention annuelle du département. Dès 1908, M. Mathieu, directeur de l'École normale indique que « le cabinet de physique possède tous les appareils utiles à l'enseignement ; les collections de sciences naturelles forment un muséum intéressant, enfermées dans des vitrines. La bibliothèque compte, cette même année, plus de 5.500 volumes et se complète par des publications pédagogiques, littéraires et scientifiques ». Certaines collections ont d'ailleurs été primées lors des expositions universelles, au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Une grande partie de ce matériel a été perdue lors de la Première Guerre mondiale, l'école ayant été transformée en hôpital par les occupants allemands. L'apport financier des dommages de guerre a permis de parer au plus pressé, en complétant ce qui avait été préservé. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, l'école a été déplacée à Granville dans la Manche avec transfert d'une partie du matériel.

En 1945, l'École normale d'Instituteurs, réinstallée à Douai, est en mesure de faire de très nombreuses acquisitions grâce aux dommages de guerre, une nouvelle fois.

Pour le mobilier : tables en lave émaillée et chaises spéciales dans la salle de travaux pratiques de Physique ; tables-bancs pour l'amphithéâtre de

Chimie ; tables-paillasses avec carreaux de faïence, sorbonnes, chaises spéciales permettant de s'asseoir pour suivre les enseignements de Chimie dans la salle mixte de travaux pratiques et de cours ; tables-formica pour dissection, éviers, prises de courant pour l'étude au microscope dans les salles de Sciences naturelles ; tables-formica, chaises pour la salle d'Enseignement agricole.

Pour le matériel scientifique et/ou pédagogique, quelques objets relevés dans une liste établie à l'époque sont toujours conservés sur le site, pour la plupart : densimètre, baromètre, pyromètre, calorimètre, pont de Wheatstone, machine d'Atwood, hémisphère de Magdebourg, pour l'enseignement des Sciences physiques ; produits nécessaires pour les expériences chimiques, verreries ; microscopes, sphygmographe, maquettes de champignons, animaux naturalisés, collections d'insectes, moulages anatomiques, pour l'enseignement des Sciences naturelles ; épillet de blé démontable, herbiers, collections de graines, collections d'insectes nuisibles, pour l'Enseignement agricole.



Boîte contenant une collection d'insectes nuisibles, collection réalisée par des élèves-maîtres de l'école normale garçons de Douai, vers 1900.
Source : Collection privée.

L'enseignement des sciences à l'école normale

L'introduction d'un enseignement obligatoire des sciences physiques et naturelles à l'école primaire est une innovation importante de la loi du 28 mars 1882. En effet, l'article premier de la loi Guizot (1833) prévoyait des enseignements de sciences physiques et d'histoire naturelle applicables aux usages de la vie uniquement pour l'instruction primaire supérieure, et ce n'est que comme matières facultatives que l'article 23 de la loi Falloux (15 mai 1850) les a fait « tomber » vers l'enseignement primaire.

Dès 1832, le *Règlement concernant les écoles normales primaires* de Guizot donne comme objets d'enseignement des notions de sciences physiques [et d'histoire naturelle ?] applicables aux usages de la vie. Cette instruction scientifique des élèves-maîtres sera détaillée par l'*Arrêté de 1851 fixant les programmes d'enseignement pour toutes les écoles normales primaires de France*, ainsi que par le *Décret de Duruy (1866) relatif aux écoles normales primaires* qui supprime la distinction entre matières obligatoires et matières facultatives, désormais toutes enseignées dès la première année. Mais c'est surtout à partir de 1881 que l'organisation de l'enseignement dans les écoles normales primaires, soit d'instituteurs, soit d'institutrices depuis la loi de 1879, impose une élévation du niveau des études : l'enseignement scientifique se renforce considérablement auprès des futurs maîtres et maîtresses.

L'enseignement des sciences au service de la III^e République

Ainsi, la période 1833-1923 conduit les sciences à devenir, sinon le principal enseignement de l'école primaire (ce qu'il n'a jamais été), du moins l'un des plus représentatifs des espoirs affichés par le « nouveau régime » scolaire annoncé par Jules Ferry dès 1881 : une éducation libérale de l'esprit par les sciences, et pour laquelle le *musée scolaire* et les *leçons de choses* constituent des « auxiliaires » incontournables puisque réside en eux la vertu éducative de la science. Les élèves-maîtres sont donc formés, dans les écoles normales, à transmettre ces valeurs à leurs élèves au cours de leurs enseignements de sciences.

Quels sont, finalement, le rôle et les procédés de l'enseignement des sciences naturelles ? Le recteur Louis Liard, en 1904, lors d'une conférence donnée au Musée pédagogique, affirme que : « [...] l'enseignement des sciences naturelles doit être une discipline éducatrice, et non pas un chargement de la mémoire. Des faits, d'abord, exactement perçus et ce sera une culture de la faculté d'observation ; puis des faits comparés, et ce sera une culture de la faculté de la comparaison ; enfin, à la suite de ces comparaisons, des liaisons positives, constatées entre les faits, et ce sera une culture de la faculté de généralisation, une première conception de la loi, un premier éveil scientifique. » L'enseignement des sciences procède donc comme la science elle-même.

L'histoire de l'enseignement des sciences comme *objet de recherche*

La précédente chronologie s'est attachée à présenter les collections scientifiques de l'école normale garçons de Douai, et le grand intérêt qu'elles revêtent, dans le cadre d'une démarche de valorisation patrimoniale en raison de leur nombre, de leur richesse, de la rareté des pièces et des spécimens qui les composent. Elles constituent également une source originale pour la recherche en histoire de l'éducation, particulièrement celle qui concerne les débats au sujet du *curriculum*.

Ceux-ci sont aujourd'hui « décantés ». Les problèmes soulevés par la définition d'un cours d'études se sont sensiblement déplacés depuis la mise en place progressive des enseignements de sciences à l'école au cours du XIX^e siècle. Ils portent aujourd'hui sur des prescriptions programmatiques de grande envergure, ou ont été reformulés par des recommandations et par des associations d'enseignants disciplinaires, selon des approches essentiellement didactiques, et de ce fait indifférentes à la dimension diachronique des problèmes. Une recherche novatrice reposerait sur une approche *historique* et *épistémologique* de l'enseignement des sciences durant la période 1833-1991 en analysant l'évolution conjointe des prescriptions, des recommandations et des pratiques des acteurs scolaires. Cette recherche permettrait ainsi d'intégrer l'histoire des institutions scolaires dans l'histoire sociale afin de proposer des éléments de réponse à la question « *Pourquoi l'école enseigne-t-elle ce qu'elle enseigne en sciences ?* »

Cette présentation succincte de l'École normale d'Instituteurs de Douai et de ses collections révèle la richesse et la diversité du patrimoine scientifique et technique des universités du Nord-Pas de Calais en général, et de l'Université d'Artois en particulier. Ce patrimoine devrait, en conséquence, être reconnu et valorisé comme lieu de mémoire et de recherches. Une approche novatrice invite à interroger sa constitution, sa conservation et son exploitation historique, en l'exposant au regard du public, et en l'instituant comme objet de recherche pour la communauté scientifique. Ainsi, cette dynamique doit permettre de renforcer la position institutionnelle de l'histoire des sciences et des techniques au sein de l'université, en ouvrant de nouvelles perspectives pour l'enseignement des sciences et pour l'histoire de l'éducation. Ce nouveau champ d'études a de fait pour mission de contribuer au développement de la culture scientifique à destination d'un public large, et aux débats actuels sur la science.

Cours de chimie sur l'hydrogène dans la salle de manipulations, vers 1900

Source : *Amicale des anciens élèves de l'École normale d'Instituteurs et du centre IUFM de Douai* (avec son aimable autorisation).



Historique des universités de la Région Nord-Pas de Calais

Par Jean-François Condette

- Le 31 juillet 1559, le pape Paul IV promulgue les lettres de fondation de l'Université de Douai. Cette fondation est confirmée par Philippe II, roi d'Espagne et des Pays-Bas Espagnols, le 19 janvier 1562.
- L'Université de Douai, comme toutes les universités françaises, est supprimée par décision de la Convention le 15 septembre 1793.
- Une école de médecine est fondée à Lille (arrêté préfectoral du 4 juin 1805) qui prend la suite de cours municipaux. Elle sera transformée en école préparatoire de médecine et de pharmacie le 12 août 1852. Une école de santé est aussi fondée à Arras.
- La Faculté de Lettres est rétablie à Douai par décret impérial à Douai le 17 mars 1808, près du lycée de la ville, tout comme une faculté des Sciences (qui n'a pas le temps d'exister réellement). Ces deux facultés sont supprimées dès le début de la Restauration.
- De 1815 à 1854 : multiples initiatives des notables politiques de la France septentrionale et des villes de Douai et de Lille pour obtenir le retour des facultés alors que la France du Nord est un vrai « désert universitaire ».
- Un décret impérial de Napoléon III fait réapparaître la faculté des Lettres à Douai, le 22 août 1854. Au même moment, une faculté des Sciences est implantée à Lille, capitale économique régionale. Louis Pasteur en est le premier doyen. Une vive concurrence s'engage entre les deux villes pour le monopole universitaire.
- Après de multiples démarches, la ville de Douai se voit octroyer une faculté de Droit le 28 avril 1865, alors que l'école préparatoire de médecine de Lille devient une faculté de Médecine et de Pharmacie par le décret du 12 novembre 1875.
- A partir de 1874, donc avant la loi du 27 juillet 1875 qui accorde la liberté de l'enseignement supérieur, des cours « libres » apparaissent. Le quartier Vauban de Lille devient le lieu d'implantation des institutions universitaires catholiques. L'Université catholique de Lille est officiellement inaugurée le 18 janvier 1877. Pour les facultés publiques, éclatées entre le pôle douaisien et le pôle lillois, le regroupement dans un même lieu apparaît comme une nécessité.
- Le décret du 22 octobre 1887 impose le regroupement à Lille de toutes les facultés publiques en échange de la promesse de la ville de Lille de construire les bâtiments pouvant accueillir les facultés douaisiennes et plusieurs instituts.
- La loi du 10 juillet 1896 permet la création de nouvelles universités, c'est donc aussi la date de naissance de l'Université de Lille. Mais celle-ci n'est pas dotée

d'une réelle autonomie. La tutelle de l'Etat demeure très forte et la structure de base reste la faculté, regroupant des disciplines assez proches. C'est le recteur d'académie qui est président de l'Université pas un professeur élu par ses pairs.

- Le décret du 26 juin 1902 crée un doctorat de l'Université de Lille.
- Pendant la Première Guerre mondiale, l'Université connaît de nombreuses pertes humaines et matérielles. La ville de Lille est occupée par l'armée allemande d'octobre 1914 à octobre 1918. Sous la direction du recteur Georges Lyon, l'Université de Lille, au milieu de terribles difficultés, maintient en vie un mince filet de vie universitaire, affirmant ainsi la survie de la culture française en zone occupée.
- Dans les années 1924-1936, le recteur Albert Châtelet, en lien avec les doyens, multiplie les créations d'instituts pour les facultés, en particulier en Sciences.
- Pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'Université souffre une nouvelle fois de la présence constante de l'occupant allemand, de ses réquisitions et de son arbitraire. Elle doit aussi appliquer les velléités de réformes du Gouvernement de Vichy, une fois l'isolement de la Zone Interdite progressivement surmonté (Service du travail obligatoire, etc.).
- Après 1945, la forte croissance des effectifs étudiants (5326 étudiants en 1945-1946 pour les 4 facultés publiques, mais 23927 en 1967-1968) impose le déménagement des facultés vers des campus périphériques.
- Commencée en 1936, les travaux de la nouvelle Faculté de Droit (rue Paul Duez à Lille), sont achevés en 1948. La nouvelle faculté est inaugurée le 23 décembre 1948 ; La Faculté des Lettres récupère alors les bâtiments, rue Angellier, qui étaient ceux de la faculté de droit depuis 1895.
- Commencés en 1936 les travaux de la nouvelle faculté de médecine et de pharmacie, intégrée au sein d'une vaste cité hospitalière, sont achevés après 1945. Le nouveau complexe est inauguré le 4 octobre 1953
- Entre 1964 et 1967 est créé un nouveau campus scientifique à Annappes (future ville de Villeneuve d'Ascq) qui accueille la Faculté des Sciences. En octobre 1974 les facultés des Lettres et de Droit sont transférées sur le campus « Pont de Bois » également situé à Villeneuve d'Ascq.
- Mai-juin 1968 : les facultés sont en grande partie bloquées, en particulier en Lettres et en Sciences ; nombreuses manifestations mais pas d'incidents à Lille. La loi Faure du 12 novembre 1968 modifie le paysage universitaire français autour de trois notions : participation, pluridisciplinarité et autonomie. Après d'intenses débats, les facultés lilloises disparaissent et les disciplines se fédèrent pour fonder les universités de Lille I, Lille II et Lille III en 1970-1971. Les universités disposent désormais d'un conseil d'administration et d'un président élu ainsi que d'UER (Unités d'enseignement et de recherche). Les facultés des Sciences et des Sciences Économiques sont regroupées dans l'Université Lille 1 ; les facultés de Médecine, de Pharmacie et de Droit sont regroupées dans l'Université Lille 2 ; les facultés de Lettres et Sciences Humaines sont

regroupées dans l'Université Lille 3. Parallèlement, une nouvelle université multipolaire est créée en 1966 à Valenciennes. Elle se dénomme officiellement l'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis. Le centre universitaire d'Amiens longtemps dépendant de l'Université de Lille acquiert sa totale autonomie et devient l'Université de Picardie Jules Verne (24 octobre 1968 puis, plus officiellement, en 1971).

- A partir de 1989, des antennes des universités lilloises sont construites dans les villes de Boulogne sur Mer, Calais, Dunkerque, Douai, Arras et Lens. A partir de ces antennes sont créées en 1991 deux nouvelles universités : l'Université du Littoral-Côte d'Opale et l'Université d'Artois, officiellement inaugurées en 1992. Ceci porte à 6, le nombre des universités publiques de la région.
- Conformément à la loi d'Orientation sur l'éducation du 10 juillet 1989, est fondé un institut universitaire de formation des maîtres qui intègre les anciennes écoles normales de la région, l'ancien Centre pédagogique régional qui formait les enseignants du secondaire et les structures de formation du personnel de l'enseignement technique et professionnel.
- En 1994, la Faculté de Droit déménage du campus Pont de Bois de Villeneuve d'Ascq vers des nouveaux bâtiments situés à Lille dans le quartier de Lille-Moulins. L'Université Lille 3 occupe désormais l'ensemble du campus de Pont de Bois.
- 1^{er} janvier 2009 : l'IUFM Nord-Pas de Calais, chargé de la formation des maîtres, devient école interne de l'Université d'Artois.
- Le 09 janvier 2009 est créée par décret ministériel l'Université de Lille Nord de France. Ce nouveau Pôle de Recherche et d'Enseignement Supérieur fédère les actions communes des 6 universités de la région et de leurs partenaires.

Petite bibliographie

- CARDON Georges, *La fondation de l'Université de Douai*, Thèse, Paris, Félix Alcan, 1892, 543 p.
- BISERTE Gérard, *Histoire de la faculté mixte de médecine et de pharmacie de Lille (1875-1975)*, Université de droit et de la santé, 1975, 215 p.
- CONDETTE J.-F., *Histoire de la Faculté des Lettres de Lille de 1887 à 1974 : les métamorphoses d'une institution universitaire française*, Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses, Thèse à la carte, 1997, 3 volumes, 1420 p. (version originale de la thèse de doctorat.
- CONDETTE J.-F., *Une Faculté dans l'Histoire : la faculté des Lettres de Lille de 1887 à 1945*, Lille, Septentrion, 1999, 430 p.
- CONDETTE J. ; -F., *Les lettrés de la République : Dictionnaire biographique des enseignants de la Faculté des Lettres de Douai puis de Lille sous la Troisième République*, Centre de gestion de l'édition scientifique de l'Université Charles de Gaulle de Lille 3/IRHIS, 2006, 238 p.

- CONDETTE J.-F., « L'université de Lille dans la Première Guerre mondiale », *Revue Guerres Mondiales et Conflits Contemporains*, mars 2000, n° 197, pp. 83 à 102.
- CONDETTE J.F. ; « Autour de mai 1968 : de la faculté des Lettres de Lille à l'Université Lille 3 : Une mutation accélérée », *Revue du Nord*, janvier-mars 2005, pp. 139-176.
- CONDETTE J.-F., « Folklore, solidarité et revendications étudiantes : l'Union lilloise des étudiants de l'État (1881-1940) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Revue d'histoire contemporaine éditée par l'Association des amis de la BDIC et du Musée d'histoire contemporaine, Paris X, n° 86, avril-juin 2007, « 1907 : Une union étudiante est née », pp. 34-46.
- CONDETTE J.-F., « Le laboratoire de géographie de l'Université de Lille de 1898 à 1939 », Actes du colloque de Rennes 2 et de l'UMR-CNRS 8504 de Paris I (équipe E.H.G.O) en novembre 1999: *L'institutionnalisation de la géographie dans l'Université française et la figure d'Emmanuel de Martonne*, dans Guy BAUDELLE, Marie-Vic OZOUF-MARIGNIER et Marie-Claire ROBIC (dir.), *Géographes en pratiques (1870-1945) : le terrain, le livre, la Cité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, pp. 55 à 80.
- CONDETTE J.-F., « La résistance universitaire en zone rattachée de 1940 à 1944 (France et Belgique) », Actes du colloque organisé au Fort de Bondues le 20 octobre 2001, dans Robert VANDENBUSSCHE (dir.), *L'engagement dans la Résistance (France du Nord-Belgique)*, Lille, Université Lille 3, CRHEN-O-CEGES, 2003, pp. 31-70.-
- CONDETTE J.-F., « La lente reconstruction et le développement de l'enseignement supérieur dans la France septentrionale (1808-1968) », dans CONDETTE J.-F. (dir.), *Deux cents ans de progrès éducatifs dans la France septentrionale (1808-2008)*, Actes du séminaire du bicentenaire de l'académie de Douai-Lille, tenu le 4 juin 2008 à l'Université Lille 3, Rectorat de Lille et IRHiS-Lille 3, Lille, Septentrion, 2008, pp.99-156.
- DEHON Gilbert, *L'Université de Douai dans la Tourmente (1635-1765), Heurts et malheurs de la Faculté des Arts*, Lille, Septentrion, 1998, 303 p.
- EMMERY Cécile, *Douai, ville académique et universitaire (1850-1887)*, Université Lille 3, mémoire de maîtrise, 1988-1989, 144 p.
- TRENARD Louis, *De Douai à Lille : une université et son histoire (1562-1977)*, Université Lille 3, 1978, 143 p
- VANDENBUSSCHE Robert (dir.), *Cent ans d'université lilloise*, Université Lille 3, CRHEN-O, 2000, 256 p.

Ont participé à l'élaboration de cet ouvrage :

- **Constance Bienaimé** : Chargée de la gestion et de la valorisation du Patrimoine scientifique, historique et culturel de l'Université Lille 3 et de la médiation scientifique.
- **Jean-François Condette** : Professeur d'histoire contemporaine à l'Université d'Artois.
- **Régis Courtecuisse** : Professeur de botanique et de mycologie à la Faculté des Sciences Pharmaceutiques et Biologiques de l'Université Lille 2.
- **Johann-Günther Egginger** : Maître de conférences en biologie des organismes à l'Université d'Artois, Equipe V2S du laboratoire LBHE à Lens.
- **Nabil El-Haggar** : Vice-président de l'Université Lille 1, chargé de la culture, de la communication et du patrimoine scientifique.
- **Eric Fertein** : Ingénieur de recherche au Laboratoire de physico-chimie de l'atmosphère de l'Université du Littoral-Côte d'Opale. Chargé de mission Patrimoine Scientifique.
- **Florence Hachez-Leroy** : Maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université d'Artois. Institut Universitaire de France.
- **Julien Lapasset** : Graphiste à l'Espace Culture de l'Université Lille 1.
- **Virginie Lapierre** : Chef du service communication de l'Université Lille 2.
- **Hervé Leuwers** : Professeur d'histoire moderne à l'Université Lille 3, chargé de mission au Patrimoine scientifique, historique et culturel.
- **Antoine Matrimon** : Chargé de Mission Patrimoine Scientifique à l'Université Lille 1.
- **Delphine Poirrette** : Chargée de communication à l'Espace Culture de l'Université Lille 1.
- **Pierre-Marie Robert** : Directeur du service de la recherche, de la valorisation et de l'information scientifique de l'Université Lille 2. Directeur général des services du PRES Lille Nord de France.
- **Guy Séguier** : Professeur émérite d'électrotechnique à l'Université Lille 1.
- **Isam Shahrour** : Vice-président de l'Université Lille 1 en charge de la recherche et du conseil scientifique.

Crédits photographiques :

© Université Lille 1
© Université Lille 2 - service communication
© Université Lille 3
Tous droits réservés sauf mention contraire

La collection « Patrimoine Universitaire Nord-Pas de Calais » vise à valoriser l'exceptionnel patrimoine des établissements d'enseignement supérieur de notre région. Elle résulte de la collaboration des universités régionales membres du PRES Université Lille Nord de France.

Ce premier numéro de la collection a pour thème « Enseigner, Rechercher ». Ces deux missions essentielles de l'université symbolisent bien la permanence du rôle de nos établissements. Notre patrimoine est la preuve matérielle de cette permanence historique, en le valorisant, nous souhaitons faire connaître au plus grand nombre la richesse de notre passé. Il nous permet également d'envisager l'avenir sereinement en cette période de grands changements, convaincus que nous serons à la hauteur de cet héritage prestigieux.

À cet égard, les premiers souvenirs rencontrés sur ce chemin sont les souvenirs partagés, les souvenirs communs. Ils nous permettent d'affirmer « qu'en réalité nous ne sommes jamais seuls ». Paul Ricœur



Université Lille Nord de France
Pôle de Recherche
et d'Enseignement Supérieur